

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_216619

UNIVERSAL
LIBRARY

**THE BOOK WAS
DRENCHED**

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No. 927/G613C Accession No. G 548

Author Colin Paul

Title Van Gogh, 1925

This book should be returned on or before the date
last marked below.

MAITRES DE L'ART MODERNE "

VAN GOGH

PAR

PAUL COLIN

*40 planches hors-texte
en heliogravure*



F. RIEDER & C^{ie}, EDITEURS

7, place Saint-Sulpice, 7

PARIS

M.CM.XXV

*Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays*
Copyright by F. Rieder & C^{ie}. 1925.

A CELUI
QUI AVAIT SU FAIRE DE L'HEROISME LA LECON QUOTIDIENNE
DE SA VIE,
A LA CHERE ET GRANDE MEMOIRE
DE MON AMI
GEORGES GIROUX,
CETTE BIOGRAPHIE D'UN HEROS

VAN GOGH

HORMIS Rembrandt, son compatriote, aucun peintre n'eut une vie plus brulante ni plus desordonnee. Car Michel-Ange n'a jamais crave de misere, Greco ne s'est jamais humilie et le depart de Gauguin vers les Tropiques est une abdication. S'il me fallait chercher des sceurs a Ia passion qui le consuma pendant vingt ans, je me toumerais vers les gueux, les lilies et les saints de Dostoievsky, ou vers ces Karamazov dont Ia tragddie est Tun des sommets de Ia literature universelle.

Dans les cadres rigides de l'Extreme-Occident qu'il parcourut en tous sens, l'aventure de Vincent Van Gogh est invraisemblable et monstrueuse. Non seulement, elle lance un defi a Ia pondeYation sacree dont Ia socidtd a fait sa loi; mais elle bouleverse aussi tous les principes et toutes les regies de Thistoire de l'Art, en mettant en lumiere moins un peintre et son ceuvre qu'un homme et sa vie.

La bruyere hollandaise, La Haye et ses rues en briques rouges, Amsterdam et ses quais violets et noirs, Paris vu d'abord d'un magasin du boulevard puis d'un atelier de Montmartre, le Londres de Diikens, — commercants et

pensionnats, — Bruxelles, tiède et bien peignée, le Borinage en proie au travail, aux maladies et à la faim, Anvers et ses bouges, la Provence incandescente, l'Oise verte et si paisible, — toutes les étapes trahissent une âme persécutée par les mêmes passions éditoriales, une âme à la fois fiévreuse, haletante et trop simple, un cœur orange et un cerveau complaisant à l'excès.

Vincent Van Gogh est un phénomène psychologique. Il est l'homme qui pousse logiquement toutes ses impulsions jusqu'à leurs plus lointaines conséquences. C'est par là qu'il étonne et qu'il se sépare de ses camarades de promotion. Eux aussi professaient les mêmes théories. Mais lui seul s'appliquait loyalement à les réaliser. Quand je dis théories », je songe aux préceptes sociaux en cours aux temps héroïques de l'anarchie militante, et qui étaient ceux de sa génération. Il est surprenant de voir à quel point ce solitaire, venu tard à la peinture et qu'aucun cercle n'absorbait jamais, partagea les desirs vagues et les aspirations de son époque. Influences ou rencontres fortuites ? Le fait est qu'il fut tolstolien au bon moment et qu'à l'heure de Bakounine, il rêvait d'un phalanstère d'artistes et d'amis.

Cette dépendance, — involontaire, mais peu importe, — et ces excès de caractère font de Vincent Van Gogh un aboutissement, un point d'arrivée, une conclusion. En art, on vérifie aisément cette proposition : nul n'a poussé l'impressionnisme plus loin que lui, et nul, d'ailleurs, ne le pourrait ; — mais Cézanne, Seurat, Toulouse-Lautrec, mais Gauguin qui est beaucoup moins grand que tous ceux-là, ont eu chacun une postérité et une influence que Van Gogh ne peut pas revendiquer.

Il est, et dans toute la force du terme, un isolé. Il ne s'évadera pas plus facilement de la cage où il expose aujourd'hui, que de la prison ou l'incompréhension et l'hostilité renfermerent autrefois. Cet homme qui flechissait à

tout instant sous le poids de sa generosite, mettait l'alarme au camp et faisait peur a tout le monde par l'exces mfime de son amour. Et en outre, il etait d'une timidite, d'une pudeur et d'un orgueil ingenu qui se coalisaient pour le rendre farouche et insociable. Il portait en lui comme un drame, tous les malentendus et tous les mensonges de son temps. Et chaque fois qu'il fit un pas sur le chemin de la perfection, le drame reserra sur lui son etau, jusqu'au jour oil il flechit, enfin, et ou il mourut, etouffe.

E

Il est *ne a* Zundert, dans le Brabant Septentrional, le 30 mars 1853. Son enfance fut sans charme et sans aventure. Il grandit dans une maison etriquee, sous la ferule d'un p̄re pasteur et « honnête homme », et dans le tohu-bohu de toute une nichee de freres et sceurs. Rien n'est plus affreux que ces *dominds* ruraux, qui joignent k l'onction des cures catholiques les preoccupations et le respect humain des petits bourgeois de province. Existence amidonnee. Des rites prfeidaient a chaque geste. On ne parlait qu'apr̄es avoir longuement reflechi si aucune syllabe d'aucune parole ne choquerait un auditeur eventuel et « bien *elevé* »¹. Et le plus souvent, on ne parlait pas. Tout autour, un pays severe jusqu'a la tristesse : le sol pauvre et sablonneux, la bruyere rabougrie, les canaux sombres fuyant vers la Meuse et le Moerdyck, le ciel bas avec des eboulements de nuages.

Il atteignit l'age du college. A cette enfance depourvue de tendresse et de joie, succeda l'adolescence au fond d'un pensionnat a Zevenbergen, et les pierres grises des hauts murs eveilldrent en lui le regret tardif des horizons et des

x. DEFTIG : ce mot bollandais, qui est la devise de toute la bourgeoisie bien pensante, mesquine et minutieuse, est intraduisible en francais.

grands coups de vent de son pays. Aussi, quand il y revenait en vacances, s'empressait-il d'interroger Dassionnement cette nature qu'il avait dedaignee jusqu'alors. Et pour la premiere fois, il fut emporte par le temperament impetueux qui allait le jeter, sa vie durant, dans un torrent d'aventures. Il mit une telle frenesie a collectionner les plantes et les insectes que son pere s'en inquieta et le renvoya d'oii il venait. Van Gogh subit sans revolte la volonte du pasteur. La presence a ses cdtes de son frere cadet Theodore, avec qui il aura pendant vingt ans les relations les plus affectueuses et les plus emouvantes, l'aide a supporter le pensionnat. Il travaille par periodes et par bonds. Il est incapable d'un effort prolong[^] ou d'une attention soutenue. Ses maltres ne le considrent pas comme un cancre, mais sa tougue, ses lubies, ses fringales les effraient. Quant aux autres eidves, ils n'osent guere se moquer de lui parce qu'il a des poings vigoureux et s'en sert volontiers; mais ils l'enferment dans un impenetrable mepris. D'ailleurs, n'etait il pas pauvrement habilie ?

Des annees passent. Concentre, boudeur, violent, — presque inculte, — Vincent Van Gogh atteint sa dix-septieme annee. Son pere estime que l'heure est venue pour lui de subvenir a ses besoins. S'il avait ete plus applique *k* retude, peut-etre l'aurait-il pousse vers la carriere ecciesiastique pour laquelle le jeune homme ne semblait pas depourvu d'amitie. Mais les piteux resultats du college ne permettent pas de considerer cette hypothese avec quelque attention, et le pasteur choisit pour son fils la carriere commerciale.

• Il sera toujours assez bon pour cela. » Le commerce : il ne s'agit pas d'etre commis dans un bureau, puisqu'il repugne a la comptabilite et meme a l'arithmetique eiementaire; mais vendeur dans un magasin. Precisement la firme Goupil, dont la maison de Paris a une forte clientele hollandaise, vient de racheter a La Haye, une petite boutique qu'un oncle de Vincent avait fondee et dirigee jusqu'alors. Tableaux,

meubles, objets d'art. Cela ou du sucre, peu importe! Il va trouver le nouveau directeur, et lui présente son fils, qui est agréé. Et c'est ainsi que Vincent Van Gogh, en 1869, fut mis en contact avec les choses de Tart et la peinture.

J'ouvre ici une parenthèse. On a l'habitude, en France, de parler avec desinvolture des longues pérégrinations, qui pendant seize ans promenerent Vincent à travers tout un cycle d'expériences, de douleurs et de conquêtes intérieures, — de ses débuts et de ses tableaux de la période hollandaise. On résume tout cela en quelques lignes ou en trois pages, non sans embrouiller parfois la succession des faits, et on s'attarde à la période française et plus encore aux deux années de Provence qui en furent le couronnement. Je ne veux pas verser dans une erreur parallèle et diminuer l'importance de cette époque décisive, mais je crois qu'on se trompe en dédaignant le Van Gogh des années de travail et de détresse morale, car, sans elles, son génie ne peut pas être compris.

EI

Van Gogh commerçant. On a dit et répété, — et M. Théodore Duret, dans un livre qui fourmille de grossières inexactitudes, l'a repris à son compte, — que le passage de Vincent dans les différentes succursales de la maison Goupil, avait été rapide et malheureux. Or, même si on néglige les souvenirs publics par plusieurs membres de la famille Van Gogh et par des amis, et si on ignore les trois gros volumes *ou* sont réunies les lettres de Vincent à son frère Theo, une simple juxtaposition de dates devrait suffire à ruiner cette légende. Car Vincent, entre au service de la maison Goupil en automne 1869, ne la quitta qu'en avril 1876, et tout ce qu'on sait de lui ne permet pas de supposer qu'il aurait attendu près de sept ans avant de secouer un joug intolérable.

La verite est tres differente. Le jeune vendeur aborda sa carriere nouvelle avec la fougueuse ardeur dont son pere, deux ans plus tet, avait eu la brusque relation. Mais le directeur de la maison de La Haye, M. Tersteeg, ne s'en effraya pas; tirant, au contraire, habilement parti de cette fringale, il sut faire de Vincent le module des employes. Actif, genereux, passionne d'art, et ne boudant pas aux cotes purement commerciaux de son metier, Vincent connut pendant quatre ans un equilibre inespere

La peinture qu'il vendait n'etait guere susceptible d' eveiller en lui un instinct d'affranchissement. Les toiles de Tecole de Barbizon etaient rares, et on s'en tenait aux lithographies d'aprës Corot. Par contre, Alfred Stevens et toute une equipe de « peintres de genre » etaient fort appretes par la clientele hollandaise, et je ne suis pas sur que Vincent Van Gogh n'eut pas pour eux quelque tendresse. Car il conservera toute sa vie des preferences et des admirations inexplicables.

Mais celle de La Haye est la moins importante de toutes les maisons Goupil, et M. Tersteeg attire l'attention de ses chefs sur la valeur exceptionnelle de son employe, qui, quoique age de vingt ans a peine, a su conquerir l'affection et la confiance de tous les artistes et de tous les clients. Il voudrait qu'on lui donne de Tavancement. En mai 1873, on se range a ses avis, et Vincent, dote du plus beau certificat qu'un employe puisse souhaiter, part pour la succursale de Londres.

Il y est tres bien accueilli et se met a l'ouvrage avec coeur. Sa promotion lui a donne un regain d'enthousiasme, et il ne tarde pas a etre considere, par son nouveau directeur, comme le meilleur element de tout le personnel. Si son sejour a La Haye constitue, dans la courte vie de Van Gogh, la periode de tranquillite et d'application bourgeoises, la premiere aimee de son passage a Londres est la plus heureuse, la plus paisible, la plus tendre qu'il ait connue. Oasis dans une carriere miserable. Premiers pas dans la voie des grandes decouvertes,

et, en art, premiers essais personnels; — le pain quotidien assure; — et, pour la première et la dernière fois, un foyer aimable.

Decouvertes d'art : dans un désordre très « magasin de tableaux et objets d'art », il se heurte et s'intéresse à toute une génération de peintres auxquels le goût anglais préfère du génie; il y a, parmi eux, du bon et du détestable, et si la déformation professionnelle pousse Vincent à louer toute la marchandise de la maison Goupil, on sent, cependant, où vont ses préférences. Des ses premières lettres, adressées de Londres à son frère qui l'a remplacé chez M. Tersteeg, il parle avec émotion de John Constable et de Turner; il parle aussi, et non sans égards, d'anecdotes comme Leys, Millais, Boughton, famille Wauters, James Tissot; il recherche les œuvres de peintres aussi lamentables que Lagye, les de Vriendt et Coosemans; il défend Anton Mauve, Ziem, et même Boldini; mais, des 1873, il parle avec admiration d'Henri de Braekeleer, ce qui ne manque pas d'être une excellente référence, puisqu'à cette époque personne n'avait encore vanté sa maîtrise. Enfin, c'est surtout aux peintres de Barbizon, et parmi eux à J. F. Millet qu'il porte une sympathie fervente : il ne la reniera jamais.

Premiers essais personnels : lieu commun, aussi, pour les biographes de Van Gogh d'affirmer qu'il se mit au dessin vers 1879, settlement, et dans le Borinage. Or sa famille possède encore des croquis de la Tamise et des rues de Londres, faits en été et en automne 1873, — croquis patients, minutieux et terriblement maladroits.

Pain assuré : ses chefs sont si contents de lui que des Noël 1873, alors qu'il n'a pas encore un an de présence à la maison de Southampton Street, il reçoit une augmentation de traitement.

Mais équilibre, qui avait fait un parfait employé du gamin fantasque et passionné dont le pasteur de Zundert craignait

La violence, était preaire. C'était, si j'ose dire, une crise d'équilibre qui devait finir comme les autres. Van Gogh s'était contents, jusque-li, de ses preoccupations commerciales et des ternes jouissances de son métier : aucun drame ne lui avait barre la route. Mais il allait, comme beaucoup d'autres, faire par Tamour l'apprentissage de la douleur.

Il s'était loge a Londres chez une veuve Loyer, qui, dans un faubourg populeux, tenkit avec sa fille mie sorte de jardin d'enfants. Et le roman se noua dans toute sa banality : Vincent tombe amoureux de cette fille, hesite de longs mois avant de se confesses et apprend finalement, quand il se sent assez fort pour demander sa main, qu'elle est secretement fiancee a un autre, et qu'il ne peut nourrir aucun espoir. Il s'obstine, presse Miss Loyer de rompre avec son rival, s'emporte de son refus, se rend impossible et, finalement, est congedie La proximity des vacances, — juillet 1874, — lui permet de quitter Londres et d'aller cacher son desespoir chez son pere, qui desservait depuis deux ans la paroisse d'Helvoirt, non loin d'Oosterwijck.

Un flot d'amertume le submerge brutalement. Il couvre de maledictions la vie et les hommes, se prend a hair la ville qui a vu son infortune, a mepriser son metier, a imaginer mille fuites vers les spheres eternelles de l'ame et de l'esprit. A la faveur de ce tumulte, le surmenage qu'il s'était impost depuis cinq ans l'accable d'un seul coup, et le renverse. Il devient frenetiquement neurasthenique, comme si son temperament, en s'affranchissant du calme dont il avait joui si longtemps, se liberait d'une contrainte odieuse. Ses parents, ne comprennent pas tout de suite la profondeur et l'importance decisive de sa detresse, mais ils craignent qu'il ne perde la tete s'il retourne seul a Londres. Sous pretexte d'y trouver une place, la sœur atnee de Vincent l'accompagne a son retour de vacances,

C'en est fait du bon travail et des conquetes pacifique

L'atmosphère de Londres lui est pénible à l'excès; la présence de sa sœur irrite, car elle l'empêche de retourner chez Loyer pour y plaider sa cause; les affaires lui semblent insipides et sans attrait. Il rongé son frein et déconcerte tout le monde par son impatience à l'effort. Ses chefs devinent le drame, et pour donner à Vincent l'occasion de se reprendre, ils l'envoient en mission à la maison-mère de Paris.

Il y reste deux mois. Mais Londres l'hypnotise. Car il espère, contre toute vraisemblance, un retour en Grèce. Vers Noël, il reprend le chemin de l'Angleterre, et il retourne chez Loyer. Porte de bois et consigne sévère. Il s'enfuit; il s'enferme chez lui dans un isolement et un mutisme absolu.

Cette existence dure quatre mois. Puis, n'y tenant plus, il permute définitivement avec un collègue de Paris, *oik* il arrive en mai 1875. Comme il y a plusieurs années qu'on entend parler de lui, — avec les notes les plus élogieuses, — on lui réserve une mission de confiance. Court repit. Le malheur a réveillé en lui, des son séjour à Helvoirt, d'anciennes aspirations évangélistes, et voici qu'il restreint à la Bible le cercle de ses lectures, et qu'il parle à tout venant de la volonté de Dieu. Ses lettres alarment son père, qui le rappelle en Hollande. Le vieux pasteur cherche à apaiser son fils. Il échoue devant le mysticisme vague mais obstiné de Vincent. Loin de le calmer, il l'irrite davantage, lui donne l'occasion de formuler des principes et de prendre des résolutions auxquels, seul, il n'aurait pas songé. Et le bon *domine* se défend maladroitement contre un homme qui s'abrite, à chaque phrase, derrière le nom et la loi du Christ.

Vincent repart pour Paris, décide à changer le cours de sa vie, à se consacrer aux pauvres, à se dévouer, à s'arracher aux pièges de l'enfer. Il s'en ouvre loyalement à M. Boussod, qui a succédé à son beau-père Goupil, lui dit sa volonté formelle de quitter le commerce, le remercie de tout ce qu'il a fait pour lui, et donne sa démission. Le 1^{er} avril 1876, il

quitte la firme au service de laquelle il est resté, à la plus grande satisfaction de ses patrons, pendant six ans et huit mois. — Nous void loin des teignes de M. Dure!



Pendant les derniers mois de son séjour à Londres, Vincent a beaucoup lu. A l'aventure. Au hasard d'un cabinet de lectures. On voit apparaître dans sa correspondance les noms de Michelet, de Victor Hugo, d'Edmond Roche, — grands dieux ! — de qui il copie tout un poème, de Renan, auprès duquel il s'attarde longuement, d'Erckmann-Chatrian, d'Henri Heine, de Uhland, d'Andersen, — en attendant les hymnes anglaises dont il corse ses lettres de Paris.

De tous ces auteurs auxquels il s'est frotté, Michelet et Renan tont surtout captifs. Il discute avec eux, s'irrite contre leurs thèses ou les approuve, fait de vraies gloses en marge de leurs livres, avec une application et une naïveté sans égales. De ses lointaines années de pensionnat, il n'a rien retenu : instruction primaire, et, il faut bien le dire, approximative. Pendant son séjour à La Haye, il ne s'est occupé que de peinture. Aussi, dès qu'il sentit en lui des préoccupations nouvelles, voulut-il s'instruire et rattraper le temps perdu. Et son histoire fut, dès lors, celle de beaucoup d'auto-didactes : sans guides, se fiant à leur curiosité et à leur instinct, négligeant les éléments solides qui supporteraient, ensuite, toutes les théories et toutes les recherches, ils sont la proie du livre dont on parle, de l'essai du novateur ou de la séduction du sophiste.

Je ne songe ici ni à Renan ni à Michelet, — et je songe à peine à Van Gogh. Je parle de tous ceux qui élèvent un monument précaire sur une voûte d'ignorance. C'est très bien d'être en *atavisme* de grâce, d'avoir gardé sa fraîcheur d'âme et sa liberté d'esprit, d'aborder les vieux problèmes et les

sciences fatiguees avec une insouciance d'enfant ou **de** heros, Mais quelle liste on pourrait dresser, rien qu'avec les victimes illustres de cette croisade qui pousse a la conquete des idees et des cerveaux, des hommes desarmes et impuisants !

Gauguin est une de ces victimes, qui s'exila par besoin d'infini. Vincent Van Gogh en est une autre. Sa correspondance est un precieux document pour l'etude des hommes qui se laissent prendre au mirage des mots et au miroir des formules, et qui s'epuisent a ingerer, a commenter et a aimer des livres qu'ils ne comprennent pas. C'est parce qu'il a lu Renan et Michelet et parce qu'il en a retenu quelques phrases, qu'il se croit assez fort pour suivre sa jeune vocation, et, selon la parole du Christ, pour devenir « un pecheur d'hommes •,

EI

Demissionnaire, il lui faut prendre une decision. Son pere, furieux mais « connaissant son devoir », accourt a Paris. Il lui conseille d'entamer a La Haye ou a Amsterdam **une** serie de demarches pour obtenir un emploi dans un musee. Haussement d'epaules. Il lui propose d'ouvrir a son compte une petite boutique de tableaux, ou il sera libre de travailler a sa guise et sans contrainte. Haussement d'epaules. Il **lui** rapporte, sans appuyer davantage, que son frere *Theo* Tad jure de tout planter la et de devenir peintre. Haussement d'epaules.

Et puis, bruequement, Vincent se decide a parler : **il veut** retourner en Angleterre, et puisqu'on ne peut pas lui payer des Etudes de theologie, il fera carriere dans l'enseignement. Son pere, abasourdi, l'exhorte, le menace, l'accable **de** reproches. Mais la resolution est prise, et, a **la** faveur **d'une** annonce rencontree dans un journal, **le** jeune homme **l'exécute** sans retard.

Londres, a nouveau : la plaie saigne encore apres deux ans. Dans une ecole sordide, *oil* on l'accepte *au pair*, il donne des lemons de fran9ais, — ce qui ne manque pas d'etre bien amusant quand on songe au style des lettres qu'il ecrira douze ans plus tard, a une epoque ou un long sejour en France lui aura permis de se perfectionner. Au bout de deux mois, il n'y tient plus, car il n'a pas encore l'habitude de la misfire, Mais il arrive *k* se faire accueillir dans un pensionnat moins affreux. Il s'en rejouit d'autant plus qu'il y cumule les fonctions de chapelain avec celles de professeur. Et il fait de la theologie avec le directeur de l'dtablissement.

Sa joie est de courte duree. Miss Loyer est marine, et il est repris par toute sa haine contre la ville *oil* il a ete heureux. Quatre mois suffisent a briser sa resistance ; ses lettres, qui parlent a peine de lui mais surtout de Dieu et de sa vocation religieuse, attristent ses parents. Las de lui precher le calme et la resignation, ils le rappellent auprds d'eux. Il se laisse convaincre. Et il quitte l'Angleterre, *oh* il ne devait plus retourner, un peu avant Noel 1876.

Son *pfire* a, une nouvelle fois, changd de residence, et habite Etten (toujours dans le Brabant Septentrional). C'est la qu'il arrive, non pas en fils prodigue et repentant, mais le front boudeur et presque en ennemi. Les quelques jours qu'il passe en famille sont depourvus d'amenitd, et tout le monde est satisfait quand il repart. Un de ses oncles, en effet, lui a procure une place a Dordrecht, dans une librairie. Excellents oncles ! On les a *deja* mis dix fois a contribution, et quand, au bout de trois mois, la librairie de Dordrecht est desertee a son tour, c'est encore vers eux qu'on se tourne. Vincent n'avait accepte cette place qu'avec l'espoir d'etre en contact avec les ouvrages de philosophic et de science religieuse qu'il ne pouvait pas acheter. Deception rapide et fuite vers Amsterdam. La, il trouve a se loger chez l'amiral Jan Van Gogh, tandis qu'un autre oncle lui donne des lemons

et le confie, pour les langues mortes, au D^r Mendes da Costa.

Vincent veut balayer les debris de La Haye, de Londres et de Paris, et accoraplr le programme officiel des etudes de thdologie. Il se met a Ia tache et prepare l'examen d'entrufe a l'Universite. Comme toujours, il est plein d'enthousiasme et il envisage avec serenite les sept annees de cours qui verrouillent son avenir.

Malheureusement, entre l'idde qu'il s'est faite de Ia theologie et Ia realite, il y a un abime. Il s'attendait a suivre pendant des journdes entteres, de subtiles controverses sur l'Evangile, ou des discussions passionnees sur Ia morale. Et on le met devant un dictionnaire latin, avec un devoir a faire, des regies de syntaxe a respecter, des accords de temps et de modes a revoir. Il s'dtait promis d'etre Eloquent et *devoue*, d'dtonner ses maitres et ses condisciples par sa ferveur et son humility ; — et on lui donne a conjuguer l'aoriste second du verbe Maldonne. Colore. « On n'a pas besoin de tout cela ! • Il s'emporte contre l'aridite des programmes, le dogme de Ia theorie, le mdpris de Taction. Au lieu d'ecouter ses professeurs, il les invective. Au lieu d'udier ses lemons, ce grand garcon de vingt-cinq ans, qui a *ete* son mattre pendant si longtemps, s'en va faire, dans les petits temples de Ia peripheric, des sermons empourpres a des pavsans et a des marins.

Vincent apporte, pourtant, a cette tentative d'Amsterdam, un acharnement qui etonne tous les siens. Il s'obstine quinze mois. surmontant toutes ses deceptions, mattrisant ses rages froides et ses revoltes. Il etouffe, mais ne se plaint pas, et dans les lettres a son frere, il se lance dans des dissertations chretiennes et multiplie les notations de paysages et les impressions de nature. Il ne dessine plus du tout, mais Ia partie descriptive de chacune de ses lettres montre combien **son** ceil reste curieux et inquiet.

L'examen d'entrufe a l'University approche. L'echee est

tellement certain que ses oncles et ses professeurs le dissuadent de s'y presenter. Il ne demande pas mieux que de suivre leurs conseils, car, deja, il a un plan. *Deja*, il ravive son espoir et reconstruit sa vie. En juillet 1878, il quitte Amsterdam, **rentre a** Etten et demande a son pere de l'introduire dans les milieux protestants de Belgique qui cherchent des missionnaires pour les provinces industrielles. Le vieillard hesite. Mais a quoi bon register ? Tant d'echecs, *deja*, l'ont laisss sans illusions ! Il cede. Il conduit le jeune homme a Bruxelles, **le preente a** des pasteurs, s'informe des etudes qu'il devra entreprendre. Vincent, qui n'est plus un adolescent, fait **bonne** impression. On l'accepte sans examen, sans diplome, sans culture theorique. Il suivra pendant trois mois les lemons **d'un** semlnaire d'evangelisation pratique ; puis on l'enverra dans le Borinage, vivre parmi les houilleurs.

Il exulte. Sa ferveur est si puerile qu'on a de la peine a le renvoyer. Il voudrait commencer tout de suite, entrer en classe, s'asseoir, etudier. Mais force lui est de retourner en Hollande jusqu'k la fin des vacances. Il decempte les jours et les heures, reprend ses crayons pour tromper le temps, fait quelques croquis, ecrit a son frere une lettre touchante oft il parle avec fierte de ces « messieurs de Bruxelles ».

En aofit, enfin, il arrive en Belgique, et il entame son stage sous la direction du pasteur Bokma. foernel recommencement de la meme aventure ; les premiers jours sont radieux, puis le ciel s'obscurcit, puis e'est la deroute. Il est depayse et on se moque de lui. Bien qu'il ait ete professeur de francais, il a quelque peine a s'exprimer dans cette langue, et il bredouille furieusement dans ses improvisations. Mais ceci **n'est** pas le plus grave : il manque a un tel point d'instruction religieuse qu'il n'arrive pas a batir im sermon et ne **peut aligner ni** une idee ni un argument : sa rhdtorique **est k bout** de souffle a chaque instant.

On le morigene en vain : Vincent s'exaspera. **Il en perd**

l'appetit, le sommeil, et il epouvaate tout le monde par ses emportements. Le pasteur Bokma ecrit au pere Van Gogh pour le prevenir de l'exaltation malade de son fils, et lui conseiller de le garder a la campagne et au repos, pendant plusieurs mois. D'ailleurs, sa culture est trop rudimentaire pour qu'on puisse lui confier une mission, et il va se trouver sans gagne-pain sur le pave de Bruxelles.

Une fois de plus, l'austere *dotnind n'ecooute* que son «devoir». Il arrive a Bruxelles. Mais il se heurte a l'invincible resistance de Vincent. Puisque nulle part on ne veut de lui, il sera pasteur libre. *Deja* son baluchon est bouclé. Il part pour le Borinage et va se fixer a Paturages, pres de Mons.

B

Le se jour de Van Gogh dans le Borinage a provoqué, lui aussi, une efflorescence de legendes. On raconte generalement qu'il passa quelques mois dans un denueement d'autant plus terrible qu'il s'etait brouille avec sa famille, et que son pere se decida a le rechercher quand il fut, ou a peu pres, a l'article de la mort.

La verite est tres differente. Il n'a jamais ete brouille avec son pere et a deux ou trois reprises, il fit a Etten des visites de quelques jours. Il n'a jamais reside plus d'un trimestre au meme endroit, et meme a ses pires heures d'abattement et de misere, il n'a pas cesse d'avoir des amis et du reconfort; enfin, cette « periode beige », commença au seminaire evangeliste de Bruxelles, se prolongea non pas pendant quelques mois, mais pendant trois ans. Parti de Etten fin aout 1878, il n'y revint qu'en avril 1881.

Le Comite d'Evangelisation fut pris de remords quand il vit la ferveur de Vincent Van Gogh, et quand il apprit sa vie a Paturages : le jour, il reunissait les enfants pour leur apprendre a lire ou pour leur parler de Dieu; le soir, il allait

consoler les malades; la nuit, pour gagner son pain, il faisait des travaux de copie ou dessinait des cartes de geographic. Une telle vocation plaidait pour lui, et deux mois apres son depart, on le pourvut d'une nomination provisoire et on l'envoya a Wasmes (janvier 1879). La roue tourne et les memes aventures se reproduisent : au debut, il est heureux; il croit qu'il touche au but et qu'il a vaincu le mauvais sort. Pour conquerir le coeur des houilleurs, il se multiplie aupres d'eux, leur rend visite apres leur travail, s'installe des jours entiers au chevet des malades, secourt les blesses dans les infirmeries, distribue son argent — ce qui est vite fait puisqu'il gagne cinquante francs par mois — puis son linge, ses vetements, ses livres, sa literie. Mais il n'est pas encore satisfait. Il se fait honte a lui-meme de ressembler a son pere et aux autres pasteurs qu'il connait, et dont les moeurs de petits bourgeois l'ont irrite. Aux ouvriers qui l'ecoutent, il confesse des peches imaginaires, et comme ils ne le croient pas, il veut les convaincre par le spectacle de sa penitence. Il quitte la chambre qu'il habitait chez un boulanger, et va loger sur la terre battue, dans une cahute en planches, ou le vent et la pluie penetrent a l'envi. Le pauvre Vincent croyait meriter, de la sorte, les felicitations de ses chefs, et leurs enlever leurs dernieres preventions. Il se croyait Chretien selon la loi du Christ, et son seul peche, pendant ces semaines-la, fut le peche d'orgueil : « Seigneur, je vous remercie de ne pas m'avoir fait semblable aux autres hommes. . . . »

En fait, et sans qu'il s'en doutat, il provoquait le scandale. Toute la region parlait de lui, et sauf quelques braves gens apitoyes par sa pauvreté, se moquait lourdement. Les autorites religieuses s'emurent et lui depechdrent un pasteur de Bruxelles, le D^r Rochedieu. Entrevue orageuse : il est trop evident que les deux interlocuteurs ne parlent pas la meme langue. On le menace de revocation, et lui s'entete. Mais

on a appete son pere a la rescousse, et celui-ci, apres de longues palabres, parvient a faire entendre raison a son fils. Vincent abandonne sa hutte, se reinstalle chez le boulanger Denis, et paralt calme. Calme ? Non, decu (toujours!), inite, degoute d'un metier qui, comme tous les autres, exclut le sacrifice et le devouement. Puisqu'on ne lui donne pas l'occasion de se depouiller, — et puisqu'il ne veut rien faire a moitie — la profession de missionnaire ne l'intresse plus. Dans ses lettres, il cesse de parler de Dieu. Mais il y fait, par contre, d'admirables descriptions du Borinage, — seches, decisives comme ses futurs dessins, — et il conclut soudain : « Maris en ferait un tres beau tableau. » Il demande des nouvelles des peintres hollandais, raconte qu'il est descendu dans la mine et rapporte en detail toutes ses impressions de cette longue visite, cite Mrs Beecher Stowe et Legouvd qu'il lit passionnement, et fait enfin cet aveu : « Un tableau de Maris, de Mauve ou d'Israels me parle plus clairement que la nature elle-meme. »

Il a ete nomme pour six mois. Sa mission lui semble monotone, et il l'acheve sans joie. Il a repris ses crayons, et s'applique au croquis d'apres nature. Jusqu'alors, il n'a fait que du paysage ; maintenant c'est la figure humaine qui le requiert, et il confie a son frere que cette entreprise est presque au-dessus de ses forces.

Un accident suivi d'une greve lui rappellent qu'il a un role a jouer parmi les houilleurs. Pendant quelques jours, il retrouve sa pitie agissante. Mais la fin du terme arrive. Le Consistoire ne renouvelle pas son mandat. Il perd le traitement derisoire dont il avait fini par s'accommoder, mais retrouve sa liberty. Aussitot il met sous son bras son carton de dessins, prend la route, fait soixante-dix kilometres a pied pour regagner Bruxelles, ou un pasteur ami l'accueille. Ce pasteur est peintre a ses moments perdus ; il examine les croquis de Vincent, risque un conseil, donne une lecon et

finit par lui acheter deux fusains. Son premier client! Ce pasteur l'engage a continuer, et comme Van Gogh est pris de scrupules religieux, il l'adresse a un Evangeliste de Cuesmes; cet homme fournira a Vincent un lit et une place k table, et tout en l'employant dans sa mission, il lui laissera tout son temps pour travailler.

Cette excellente combinaison dure six semaines. En aofit, Van Gogh retourne a Etten chez ses parents. Il y passe, sans joie, quelques jours : « Involontairement, je suis devenu plus ou moins dans la famille, un espece (*sic*) de personnage impossible et suspect, quelqu'un qui n'a pas la confiance », écrira-t-il un an plus tard. Il profite de ce repit pour acheter des livres, et tout le temps qu'il n'emploie pas a dessiner, il le passe a lire — et a commenter ! — Dickens.

Mais il faut repartir. Il retournera dans le Borinage, oft il s'est fait, parmi les pauvres, quelques amis, oft il peut vivre a bon compte et oft il trouve beaucoup de modules. Il passe l'automne aux environs de Paturages, toujours en plein air, le carnet de dessins sur les genoux, le crayon a la main, Dickens ou Michelet dans la poche. Son pere lui envoie de loin en loin dix florins, son frere Theo cinquante francs. Cela suffit pour loger dans des auberges de roulier — ou dans des granges, — pour acheter un cervelas, — ou du pain noir. De Dieu, il n'est plus question : le pas est franchi, il sera peintre. Theo le rejoint et passe deux jours avec lui; la maniere de vivre de son frdre le terrifie, mais Vincent ne veut rien entendre et il faut sanctionner ses caprices. L'hiver vient, qui a laissE dans la memoire des gens de mon pays un imperissable souvenir : froids siberiens et tempetes de neige. Le pasteur rappelle son fils a Etten, oft il y a du feu et de la soupe chaude. Vincent refuse : il travaille ; il ne veut, pour rien au monde, quitter le « motif ». Pretexte : mais a toutes les autres, il joint aujourd'hui une crise de liberty et il en est k la periode heroique.

Et c'est le vagabondage. Il écrit peu, même à Theo. Il dessine beaucoup, et quand un mineur ou un paysan trouve sa silhouette bien venue et ressemblante, Van Gogh la troque contre un pain, une assiette de soupe ou l'hospitalité d'une nuit. Son bagage n'est pas lourd : son carton à dessins. Il erre ainsi, à l'aventure, dans les environs de Mons. Puis, un beau jour, il émigre. Dans le Pas-de-Calais, à ce village de Courrières, qui, vingt-cinq ans plus tard, allait tragiquement s'imposer à l'attention du monde, vit le peintre Jules Breton ; Vincent lui a voué depuis longtemps une solide admiration ; il se décide à lui rendre visite. Il a dix francs en poche, — une fortune. Après huit jours de marche, il arrive, les pieds en sang, au terme de son voyage. Mais son audace l'a quitté. Il n'ose plus frapper à la porte de cet atelier tout neuf, en briques trop rouges, et aux murs trop carrés. Pendant vingt-quatre heures, il tourne sur lui-même dans l'espoir de découvrir un artiste ou de rencontrer Jules Breton lui-même. N'a-t-il pas emporté ses dessins pour les lui montrer ? Hélas, le « maître » reste invisible, et les dix francs sont épuisés. Impossible de trouver un gîte, et la crainte des gendarmes l'écarte de cette petite ville où on ne peut pas dormir en plein air sans être remarqué. Retour : étapes interminables, le ventre creux ; nuits à la belle étoile, aujourd'hui terre dans un champ, demain caché dans une baraque ; et des dessins à vingt sous pièce pour alimenter la caisse.

Il retrouve le Borinage, et il continue à vivre comme un chasseur ou comme un braconnier. Il s'en tire, cependant, grâce au peu d'argent dont les siens le munissent ; il attend jusqu'au printemps (1880) pour aller prendre, chez son père, quelques jours de repos. Mais sa vie de sauvage l'a rendu plus insupportable encore, et on lui fait grise mine. Renoué, mieux nourri, il se sent de taille à reprendre la route. Où aller ? Londres le tente un instant. Mais il a peur du passé. Et il repart pour le Borinage.

Il fait des projets; jusqu'alors, il a travaillé en amateur : maintenant, il va s'appliquer avec méthode. Il se procure des eaux-fortes et des lithos d'après Millet, et il s'acharne à les recopier. Il avoue à Theo, dans des lettres chaotiques où une philosophie de concierge s'allie à des dissertations sur Tart et *k* des cris pathétiques de tendresse et de misère, qu'il éprouve de très fortes difficultés. Aussi veut-il reprendre l'affaire de plus haut, et s'adresse-t-il à son ancien patron, M. Tersteeg, à pour lui demander si peut-être il y aurait moyen pour qu'il eût pour un temps les *Exercices au Fusain* de Bargue. » Le bon Tersteeg s'exécute, et voici Vincent qui s'applique à copier les soixante feuilles des dits Exercices. En outre, il copie les *Travaux des Champs* de Millet, la *Prière du Soit* du même, des lithos d'après Théodore Rousseau. Il est d'une naïveté déconcertante : « Je crois beaucoup mieux faire de copier d'abord pour le présent quelques bonnes choses que de travailler sans ce fondement. J'espère bien qu'après avoir encore copié les deux autres séries de Bargue, je serai à même de dessiner un charbonnier plus ou moins raisonnable. » Pour se distraire, il lit Victor Hugo. Et il continue à accabler son frère de lettres désordonnées.

Mais l'automne arrive. Il (Stouffé dans son petit logement de Cuesmes, qu'il doit partager, la nuit, avec les enfants de son hôte, et où il peut à peine déployer les grandes feuilles des Exercices de Bargue. Et puis il souffre de n'avoir aucun camarade. Alors, un matin d'octobre, il ferme sa valise, noue les cordons de son portefeuille à dessins, et d'une traite, abat les quinze lieues qui le séparent de Bruxelles.

Il s'installe dans un hôtel meublé, à l'apparence de coupe-gorge, court au musée, cherche à renouer avec Tun ou l'autre personnage qu'il a connu à l'époque de son stage évangéliste, fait part à son père de ses bonnes intentions, et obtient une pension de soixante francs par mois.

Un instant, Vincent se demande s'il ne s'inscrirait pas à

l'Academie des Beaux-Arts. Mais il a fait trop d'experiences malheureuses pour ne point redouter l'atmosphere d'une classe et l'epreuve d'un concours. Il cherche un professeur qui lui enseignerait la perspective, trouve un peintre aussi pauvre que lui et devient son eleve.

Theo, de Paris, lui envoie des amis : ce sont de jeunes artistes hollandais qui suivent les cours de l'Academic de Bruxelles. L'un d'entre eux, Van Rappard, qui est riche, l'accueille dans son atelier, lui donne l'occasion de travailler d'apres modele, — et discrettement, l'arrache a la misere.

Vincent s'applique avec patience. Les reultats sont mediocres, mais il ne desespere pas. Son courage emerveille son pere, qui, parfois, lui rend visite et le presse de rentrer en Hollande. L'hiver passe tout entier et Vincent ne cede pas. Mais en mars, Van Rappard quitte Bruxelles, et Vincent, qui n'y est plus habitue, a peur de la solitude. Il est tellement absorbd par son art qu'il ne craint plus l'esprit mesquin devant lequel, a plusieurs reprises, il a fui. Et comme il apprend que Theo va passer quelques jours a Etten, il se decide brusquement. Le 12 avril 1881, — il a vingt-huit ans, — il reprend sa place au foyer paternel.

EI

Sa mere croit qu'il a, enfin, trouve sa voie. Elle s'en rejouit. Elle a connu des peintres qui gagnaient beaucoup d'argent. Leur jeunesse avait ete moins turbulente que celle de son fils, mais il ne faut pas s'dmouvoir du passe puisque Vincent s'est assagi. Fidvres de croissance, ces ecarts, dont il est gueri.

C'est le propre des meres excellentes et des peres a principes de vivre trente ans a *cote* de leurs enfants sans les conaltre. Tant de choses, et tant de circonstances se coalisent pour les empecher de se comprendre, et le lien d'amour,

qui seul les attache étroitement les uns aux autres, void qu'ils le cachent comme une faiblesse et comme une faute I

Vincent ne s'était pas « assagi ». Et s'il se montrait plus acharné au travail et plus inaccessible au découragement, c'est qu'il pouvait par les jeux de son orgueil et de sa foi s'isoler dans un monde d'illusions. Seul, indépendant, n'ayant d'autre chef à contenter que son indulgence, il appréciait l'étendue de ses victoires à la seule qualité de ses efforts. Les derniers dessins qu'il envoie de Bruxelles à son frère ressemblent aux vignettes dont on relevait jadis, au fond des provinces, les manuels scolaires et les livres de lecture. Devant une chemise boiteuse, un homme est assis par miracle, dans un fauteuil qui se balance au-dessus du sol; ou bien, un promeneur, les jambes en accordion et le tronc raide, s'en va, lanterne au poing, dans un paysage d'enfant de trois ans. Je ne sais pas ce que ses camarades, sans doute parvenus par son frère, et ce que Theo lui-même disaient quand il leur montrait ces œuvres-là, mais je sais que lui ne se lassait pas de les contempler et s'en montrait satisfait.

Pour la première fois, il pouvait tenir dans ses deux mains les fruits de son travail. Quelques mois plus tôt, il se confessait à son frère : « J'ai espérance que ces épines porteront fleur blanche à leur heure, et que cette lutte, en apparence stérile, n'est autre chose qu'un travail d'enfantement »; maintenant, il s'imagine que la floraison commence, et chaque fois qu'il termine un dessin, sa joie rebondit.

Il forme de grands projets. Il a des ambitions imprécises et gâtées, et des admirations tyranniques. Mais il a surtout, pour vivre, le contentement immédiat de ses croquis qu'il aime comme une réalisation. Ce contentement n'est pas lyrique; il ne se consume pas d'un seul coup, comme ceux dont, à plusieurs reprises, il a connu l'ivresse; il est fractionné, modeste, mais constant; il est quotidien comme la soupe du soir et le pain qu'il mange; il confine

a l'habitude. Et Vincent qui, selon son expression, « a assiste longtemps au cours gratuit de la grande universite de la misere », et qui s'ecriait alors : « A quoi done pourrais-je etre utile, a quoi pourrais-je servir ? Il y a quelque chose au dedans de moi, qu'est-ce que c'est done ? », a l'illusion de s'etre evade de cette vie de faineant passionne dont il souffrait parce que Dieu seul pouvait le comprendre et l'excuser, et d'avoir, aux yeux des moralistes les plus severes, retrouve la consideration des hommes.

EI

Van Gogh s'installe a Etten ; une grange va lui servir d'atelier. Thie, puis Van Rappard, puis d'autres amis de La Haye et d' Amsterdam font au presbytere des sejours plus ou moins longs. Tous se rejouissent de l'application au travail dont Vincent fait preuve, et un vaste complot s'organise pour l'empecher de reprendre la cle des champs. Lui, dix heures par jour, se force a copier le *Semur* de Millet, a noter des coins de paysage ou des silhouettes de paysans, a repasser les Exercices de Bargue, ou a etudier le *Traite d'Aquarelle* de Cassagne. Parfois une rapide excursion le conduit au Rijksmuseum ou chez les marchands de la Kalverstraat ou du Rokin ; — devant les Vermeer du Mauritshuis ; — ou dans l'atelier d'Anton Mauve, ce peintre qui, toute sa vie, fit defiler des moutons frisks au fer clans des paysages de calendrier. Il lit et philosophe moins. Il mange a sa faim. Il dort dans un vrai lit. Depuis la premiere annee de son sejour a Londres, il n'a plus connu tout cela. Londres ! Hdas, il va pousser jusqu'au bout ce rapprochement : une niece par alliance de ses parents, veuve et mere d'une petite fille, vient a son tour passer des vacances a Etten. Vincent en tombe amoureux. Jeux avec l'enfant. Promenades dans la campagne. Discretion et timidite. Puis un jour, comme

autrefois, il ose parler, et aussitôt le beau rêve s'écroule. Elle refuse. Il insiste. Elle se dérobe. Il supplie. Elle quitte Etten et rentre en hâte à Amsterdam. Il l'accable de lettres. Elle les lui renvoie. Il la poursuit, prend le train, va frapper à sa porte. Elle ne lui ouvre pas. Alors, il rentre, désespéré, chez ses parents, et s'en prend à eux : pourquoi Tont-ils tente ? Mais *deja* la petite ville est en rumeurs. Vincent reconnaît lui-même que « celui qui est absorbé est choquant, shocking, pour les autres, et sans le vouloir pèche plus ou moins contre certaines formes et usages et convenances sociales », On lui fait une réputation de séducteur et de faindant, et toutes sortes de bruits circulent sur son passé d'Angleterre et de Belgique. Ses parents l'ont longtemps défendu. Mais après l'escapade d'Amsterdam et l'affaire de leur nièce, ils se fâchent à leur tour. Lui, que sa déception amoureuse a exaspéré, les rabroue. Un conflit beaucoup plus grave que les précédents dresse le père et le fils face à face, et la rupture suit. Vincent, en décembre 1881, quitte Etten, la rage au cœur, et se fixe à La Haye.

Mauve lui procure un logement modeste et l'occasion de travailler. Il lui donne une palette et des pinceaux ; il lui montre comment on presse des tubes de couleurs sur la première et comment on tient les seconds. Enfin, il l'assied devant une nature-morte, avec mission de la reproduire « le plus simplement du monde ». Vincent s'applique. Nouvelle étape ; il peint. Quand la nature-morte est finie, il appelle Mauve. Celui-ci, sans rien dire, la déchire et invite Vincent à la recommencer. L'autre obéit. Trois jours après, même scène. Et ainsi quatre fois. Puis, un jour, comme Mauve continue à se taire, Vincent l'interpelle brutalement. Le vieux peintre, fort de sa gloire et de ses innombrables bergeries, lui répond sur le même ton. Van Gogh lui déclare qu'il ne subira plus ses fantaisies, qu'il peint aussi bien que lui, et qu'après tout, il n'est qu'un pompier. Seconde rupture.

Misere. Mais Theo, chaque mois, enverra un peu d'argent. Ainsi, d'aprds les calculs auxquels ils se livrent, Vincent pourra vivre, manger et peindre, jusqu'au jour oft son art lui permettra de subsister, et, — qui sait ? — de rembourser a son cadet les sommes qu'il lui « avance ». Belles provisions. Elles tiendront quinze jours. Puis la magniiiique folie de Vincent les d^boitera.

Il craint d'etre seul. Or, le voila brouille avec son pdre, brouille avec Mauve, brouilte avec ses oncles, en froid avec Van Rappard. Et il souffre, autant dans son orgueil que dans son coeur, d'avoir ete econduit. Lui, un artiste, un peintre, et philosophe aussi, — Fils de Roi, aurait dit Gobineau. Craintes d'etre seul, remords d'aboir brise sa carriere d'evangeliste et d'avoir mdcontente Dieu, horreur de la bourgeoisie hollandaise et de sa *defligheid*, joie de se mettre en revolte contre tous ses prejuges et toutes ses preventions. Une femme du peuple, beaucoup plus agee que lui, rner de quatre ou cinq enfants et se debattant dans la plus noire misere, lui sert de module. Il l'a rencontree dans un bar de bas-Otage, un soir qu'elle Otait saoule. Il a dit qu'il Otait peintre. Elle s'est offerte a poser, bon marchO. Il a accepte. C'est une virago, marquee de la petite verole, paresseuse et poissarde. Mais pour Vincent, elle est l'incarnation de la pauvrete et du dcsespoir, et parce qu'elle meurt de faim avec ses enfants dans un affreux taudis, il s'impose comme une mission de la relever et de lui donner tout ce qu'il a.

Leur cohabitation se prolonge de fevrier 1882 a septembre 1883, pendant vingt mois. Pour lui, c'est la misdx e la plus profonde qu'il ait connue, et les pires heures du Borinage ne comptent pas en comparaison de celles-ci ; car alors, il 6tait iibre, il vivait, il avait sinon des amis du moins des camarades, des refuges et des illusions. Maintenant, il est isote : tous ceux qui l'ont connu, et rnerne ceux qui l'ont aime, comme M. Tersteeg, lui tournent le dos. Une famille

sordide cherche a l'exploiter et Tentraine dans un dedale de conspirations et de rivalites ; sa compagne vole l'argent du menage, — la maigre pension de Theo, — pour aller boire, tandis que lui-meme, malade, doit chercher refuge a l'hospital; et son pere ne lui ecrit plus que de loin en loin. Vincent s'enlise dans son reve de solidarity et de devouement, et on peut se demander s'il en serait jamais sorti sans l'intervention de Theo.

Seul, celui-ci ne l'a pas abandonne ; seul, il n'a pas *crie* au scandale, mais il a patiemment attendu l'heure favorable a la liberation du malheureux, Une premiere visite a La Haye ne donne aucun resultat. Quelques mois plus tard, il recidive, et cette fois, il trouve Vincent demoralise, epuise physiquement, sans ressort. Aussitot, il attaque. L'autre se defend mal. Theo est ironique et brutal; il decide, argent en main, la mmegere a s'eclipser. Il fait tant et si bien qu'au bout d'un mois, il a rompu les dernieres mailles du filet, et il surveille la fuite de Vincent vers Hoogeveen, dans la Drenthe.

Je ne rapporterais pas ici cette escapade de Hoogeveen, qui dura deux mois a peine, si elle n'avait pas ete marquee par quelques-unes des plus emouvantes confessions de Vincent a Theo, celle, entre autres, ou il parle longtemps de la femme qu'il a quittee, et ou il conclut, soudain : « Je te le dis franchement, frere, je ne suis pas bon a la maniere des *dominds* ; je condainne aussi bien qu'eux les crapules, mais je sens en elles, cependant, quelque chose d'humain qui m'empeche d'avoir le moindre scrupule a me lier avec elles»¹ Il travaille un pen. Il cherche a se retrouver, a reprendre **pied**. Mais l'automne arrive, et il est si faible, si debile, qu'il est pris d'une grande panique devant l'imminence du froid et d'un nouvel hiver de privations et de dstresse. L'argent que son frere lui envoie ne lui suffit plus, maintenant qu'il

habite a Thotel et qu'il voyage un peu, et il a honte **d'en** reclamer davantage. Octobre passe, novembre aussi : tout s'effondre en lui, et son courage est brisd. Alors il se tourne vers ses parents. Depuis deux ans qu'il a quitté Etten, **le** souvenir de bien des injures s'est atténue, et il revient en pelerin, sinon en vaincu. Une fois de plus, la porte de la maison paternelle s'ouvre devant lui. Et il retrouve a la table familiale le pain de son enfance.

Decembre 1883. Vincent a plus de trente ans : il est accabte par le poids de ses experiences et de ses souvenirs. Et pourtant il ne gouterá pas, dans ce presbytere de Nuenen, — car son pere a change de residence, — la paix a laquelle il pouvait aspirer. C'est toujours la roue qui tourne et **le3** memes con flits alimentent le meme drame. D'abord un calme relatif et une periode de bon travail. Je dirai plus loin sous quelles influences son art s'est brusquement dd-tendu, et pourquoi il veut etre le peintre des pay sans. Les incidents commencent ; mille choses les provoquent : l'ancien dvangeliste, qui bourrait ses lettres de dissertations sur la bonte divine, ne pratique plus, et il accable son pere de moqueries ; ses manieres, son allure, son langage scandalisent les paroissiens de Nuenen ; enfin, il souffre d'avoir du reprendre, au foyer du pasteur, la place qu'il ne voulait plus occuper. Une courte accalmie se produit, a la faveur d'un accident dont sa mere est victime. Il la soigne avec une grande generosity, sacrifiant son travail a ses devoirs d'infirmier. Mais des qu'elle va mieux, l'atmosphere redevient orageuse ; six mois a peine apres son retour, en mai 1884, il loue en ville un atelier, — chez le sacristain de l'Yglise catholique. Puis la roue tourne plus vite et ramene aussitdt l'aventure sentimentale.

Cette fois, c'est une femme qui s'dprend de lui, Elle n'est ni jeune ni jolie, mais intelligente et bonne. Riche aussi. Elle ne lui deplait pas. L'idylle va bon train, quand **la famille**

de la pseudo-fiancée s'alarme. La réputation de Vincent l'épouvante, et elle s'oppose avec fureur aux projets de mariage qui ont été formés. La jeune femme, en déroute, veut se suicider. Elle se blesse gravement, et doit être évacuée sur une clinique d'Utrecht.

L'ancien ami Van Rappard, qui s'était tenu à l'écart du faux ménage de La Haye, cherche en vain à s'interposer entre les vieux parents et leur fils. Les relations sont de plus en plus tendues après la mésaventure tragique. Pour les prolonger quelque temps, il faut que son père et sa mère déploient des trésors d'indulgence, — et il faut aussi l'irruption de travail dont souffre Vincent. Il passe des journées entières, puis des semaines, dans les hameaux des environs, dessinant et peignant, fiévreux et infatigable. Tout d'argent que lui envoie Theo, il le dépense en toiles et en couleurs. L'hiver, la crainte de la misère le lie au presbytère. Mais au printemps 1885, il n'y tient plus, et se fixe à demeure dans son atelier. Il continue à travailler beaucoup. Alors qu'il écrivait presque chaque jour à Theo, au temps où il était en proie à la virago de La Haye, — la série de ses lettres de ce temps-là est la partie la plus copieuse et la plus émouvante de sa correspondance, — il reste parfois quinze jours sans lui faire signe. Mais il peut lui envoyer des tableaux, et parmi ceux-ci ses *Mangeurs de Pommes de Terre*, qui sont restés célèbres, et sous le nom desquels on synthétise généralement toute sa période hollandaise.

Il vit seul, pendant tout l'été, dans son atelier rural. Puis il trouve monotone de peindre sans cesse les paysans, les couleurs et la lumière de son pays. D'obscurs incidents le mettent aux prises avec les autorités de Nuenen, et la proximité de ses parents lui est pénible. Il songe à partir, et comme toujours, s'y décide un matin, sans crier gare. Il abandonne tout derrière lui, prend le train, débarque à Anvers.

Quelques semaines de labeur fou. Il s'est installé dans le

quartier du port et il se multiplie : portraits, paysages de rues, intérieurs, il accumule les toiles avec une hâte qu'il ne connaîtra jamais plus, ni même en Provence trois ans plus tard. En Janvier et février, il suit les cours de l'Académie, non sans être, bientôt, en contact avec les professeurs. Le soir, il dessine; la nuit, il dessine ou il lit. Il fait tant et si bien que l'inévitable défaillance le saisit, vers le 15 février et il appelle à l'aide.

Theo lui conseille de retourner à Nuenen jusqu'en juin. Pour lors, il aura eu le temps de louer à Paris un appartement convenable, et Vincent pourra le rejoindre. Mais l'autre ne l'entend pas ainsi. L'intermède de Nuenen ne lui dit rien. Et Paris, où il n'a plus mis les pieds depuis neuf ans, l'hypnotise. Deux jours plus tard, il attendait Theo dans le Salon Carré du Louvre, où il lui avait, par dépeche, fixé rendez-vous.

B

Quand on pense de la « période hollandaise » de Van Gogh, on ne peut guère envisager que les œuvres de Nuenen. Dessins du Borinage et de Bruxelles, premières aquarelles de Etten et premiers tableaux de La Haye ne sont, en effet, — sauf de bien rares exceptions, — que des balbutiements. On en conserve quelques-uns dans des collections hollandaises, mais leur importance et leur valeur sont surtout documentaires. Temoignages, cependant, du long et rude effort qui se prolongea pendant cinq ou six ans, d'une époque de travail appliqué, d'exercices patients et presque puerils, de variations nombreuses sur des thèmes connus.

Peu à peu, la vision s'élargit, et Vincent s'affranchit de ses hantises de copiste. Non seulement il renonce à Millet et à Rousseau, mais aussi à la notation servile du modèle vivant. Et il se libère, en même temps, de sa tendresse pour les mises en scène pittoresques. L'anecdote, le besoin d'un

c **sujet** », le petit dessin a titre ou a la legende, cedent la place k des silhouettes bien franches et bien nettes, a des conceptions purement plastiques. Detente. Et viennent certains soucis de style, dont le dessin *Sorrow* est la premiere manifestation, — ou sinon la premiere, du moins la plus frappante.

Cette evolution, le cours meme de ses Etudes l'a engendree. Mais des influences la precipitent. Apres sa rupture avec Mauve, il se mefie de l'ecole de La Haye. Il parle moins frequemment des Maris et de Jozef Israels, et peut-etre son admiration pour eux subit-elle un leger fiechissement. On n'ignore pas qu'en admirant ces peintres tres secondaires, et souvent tres mediocres, il suivait l'opinion courante des artistes et des critiques de son temps. Mais Millet lui-meme, qui est si superieur a Israels et a Mauve, avait fini par le fatiguer.

Il fit, vers juillet 1882, la connaissance de G.-H. Breitner, — le seul grand peintre hollandais du xix^e siecle, qui ait, hormis Van Gogh, enrichi le patrimoine europeen. Breitner s'insurgeait violemment contre la tyrannie des peintres de La Haye, et opposait a leur sentimentalisme un programme de peinture saine et de renovation technique. Meme quand il peint une scene militaire ou un coin du Jordaen, on sent que le sujet n'est pour lui qu'un pretexte, et qu'a ses yeux, le probleme et l'interet sont ailleurs.

Vincent, tout romantique qu'il fut, ne manqua pas d'etre ibranle par les theories, — et par les oeuvres, — de Breitner ; il n'y souscrivit pas entitlement ; ses vieux desirs d'action sociale Ten empechaient, et Zola, qu'il venait de decouvrir et lisait avec ferveur, reveillait en lui le besoin de se devouer et de « scrvir » ; mais en meme temps que Zola, il avait aussi de'couvert Daumier, et il veYifiait chez lui combien Breitner avait raison de placer la technique au premier plan des preoccupations et des devoirs de l'artiste : Daumier, **pour-tant**, t servit» toute sa vie, et fut presque un moraliste.

Quand Vincent vint habiter Nuenen, il était résolu à restreindre son attention aux spectacles des hommes et des mœurs de cette région. Zola lui avait vanté la grandeur de la terre et des paysans; Breitner lui avait dit qu'un tableau n'est ni plaisant, ni tragique, ni triste, ni grossier, mais qu'il est bien peint ou mal peint; Daumier lui avait révélé l'importance et la grandeur du témoignage. Transporté au milieu d'une campagne pauvre, peuplée de laboureurs durs au travail, il voulut s'en faire l'historiographe.

On a dit que sa couleur, pendant toute cette période, fut influencée par celle de Jozef Israëls. Ce rapprochement n'est possible que parce qu'ils ont peint, l'un et l'autre, des hommes de chez eux. Si Van Gogh avait été paysagiste, on l'aurait plutôt rapproché d'Anton Mauve ou de Jacob Maris. Sa couleur est, en effet, simplement hollandaise. Toute la peinture classique des Pays-Bas a magnifié ces ocres, ces mordores, ces gris ternes et ces noirs; il est inutile d'évoquer ici le nom de Rembrandt; ceux de Jan Van Goyen et d'Aert de Gelder suffiront. Un peintre ne s'affranchit pas des couleurs de son pays, que ce peintre ait le génie de Van Gogh ou le talent moyen d'Israëls. Et la palette de Breitner, avec des tons tantôt plus métalliques et tantôt plus moelleux, ne fait pas exception à cette loi générale. N'est-ce pas la chose la plus extraordinaire de toute la guerre d'indépendance menée par Breitner contre l'école de La Haye, qu'il n'y ait, entre eux, aucun divorce dans la couleur ?

Pour obéir aux préceptes de Breitner, Vincent s'épuisait à « bien » peindre; il couvrait soigneusement sa toile d'un entrelacs de petites touches; chaque tableau était l'objet de repentirs innombrables, et de recherches à travers lesquels il s'en allait vers la conquête d'un métier sain; mais en se contraignant de la sorte, il s'insurgeait autant contre son caractère spontané et sa fougue naturelle, qu'en dessinant, deux ans plus tôt, des vignettes à sujets et des scènes de genre.

Les preoccupations techniques, pourtant, pimentent toutes les autres, et sa minutie s'applique aussi parfaitement aux toiles realistes de Nuenen, que la touche emportee s'appliquera, trente mois plus tard, aux visions lyriques de Provence.

Tableaux realistes : il faut faire la part de ses maladroitures, de la reelle impuissance qui, parfois, le fait chanceler, et trahit ses intentions ; et puis il y a aussi le desir d'accentuer les deauts, les tares, ou plus simplement le caractere de ses modules, — la deformation volontaire. Le partage de ses fautes de dessin et de ses interpretations raisonnees est parfois difficile a etabli. Les naivetes qu'on trouve dans un tableau depourvu de toute idee caricaturale, comme le *Remblai*, doivent rendre perplexe celui qui cherche a s'expliquer les *Mangeurs de Pommes de Terre* ou le *Vannier*. Mais s'il n'a pas la grace et l'esprit, il a du moins la volonte de Daumier, et sa conception se developpe a l'ombre de la sienne.

Ainsi, malgre tous ses voyages et toutes ses souffrances, malgre le tumulte d'experiences qui, si souvent, agite son ame, Van Gogh peintre est encore un provincial. Il subit volontiers l'action des theoriciens locaux et le prestige des maitres lointains; il n'ose pas se liberer; il a peur de son ombre. Seul un sejour dans les ateliers parisiens, ou s'acheve la victoire de l'Impressionnisme, peut briser les liens qui l'etirent et assurer son pas.

EI

Il l'a compris. Et c'est pourquoi, passant outre aux avis de Theo, il arrive a Paris. Fevrier 1886. Manet est mort depuis trois ans. L'Impressionnisme a fini sa crise de croissance. *Deja* Seurat redoute une stagnation precoce et cherche a renouveler son mode de depression. Les rangs de ceux qui discutent encore Monet, Pissaro, Sisley, Degas, s'eclaircissent **tous** les jours, et les grands marchands — voire meme la

maison Boussod-Valadon, anciennement Goupil & C^o — ouvrent leurs portes aux oeuvres des t modernistes ».

Vincent tombe du ciel, n'ayant vu que la peinture de Barbizon et celle de La Haye, — et peut-etre Monticelli qui regne dans toutes les collections hoUandaises. Theo Tentratne aussitot dans la succursale de la firme Goupil dont on lui a donne la direction. Et il est heberlue. Il n'est pas conquis des le premier contact. Il hesite. Il critique. Il se defend. Et pendant de longs mois, ses tableaux trahiront sa resistance.

En attendant le nouvel appartement qu'ils vont partager, Theo conseille a son frere de frequenter un atelier, d'y travailler regulierement et de se meler aux jeunes peintres qu'il y rencontrera. Docile, Vincent obeit. Il s'inscrit chez Cormon, y remporte aussitot un vif succes de curiosity tourne le dos au mafre de ceans, quelque peu ahuri par la fougue et la brutality de son nouvel eleve se lie avec quelques galopins de dix-huit ans, dont fimile Bernard, qui lui fera connaltre Gauguin. Pendant trois mois, il se soumet ainsi a une discipline exteieure et ne s'en plaint pas.

Mais en juin, les deux freres emmenagent enfin dans un appartement plus considerable, — a Montmartre, — et Vincent abandonne aussitot l'atelier Cormon. Il s'installe a son compte », et n'ayant d'autres maitres que la lumtere de l'ile de France, et — bien malgre lui — les peintres dont Theo vend la peinture, il part a la conquete de son metier.

Vie de Van Gogh : on a presque honte de raconter toujours la meme chose, de repeter a chaque instant le meme cycle d'incidents. Vincent et Theo vecurent ensemble pendant vingt mois et leur intimacy ne fut pas exempte d'orages.

L'ete 1886 est joyeux. Vincent peint, sur la Butte et dans sa chambre, des paysages, des fleurs, et, plusieurs fois, son portrait. Il est satisfait. Il n'a pas faim et son frere lui procure autant de toiles, autant de tubes de couleurs qu'il peut en

souhaiter. Son metier est, au debut, tres identique a celui de Nuenen et d'Anvers, et **Ia transformation est lente et laborieuse**. Sa couleur s'allege un peu ; elle est plus grise qu'**auparavant**, et moins personnelle. Redoutant les grandes symphonies ensoleillees de Monet, Vincent s'approche a pas de loup des toiles assourdies de Pissaro et de Sisley ; ses etes **ne** sont guere plus eclatants que leurs hi vers et leurs inondations. Mais il est plus naif et moins tacticien qu'eux. Ses nature-mortes sont tendres, precieuses, nuancees, — aussi loin que possible des toiles dans lesquelles, a Ia fin de sa vie, il s'exprimera par rugissements. Elles lui servent a nettoyer sa palette et *k* se proteger contre les retours offensifs du romantisme. Elles le diicrassent de ses vieilles hantises de **peinture sociale**.

Malheureusement l'automne coincide avec le retour de **ses** idees noires. Sa joie d'etre a Paris s'est emoussee. Sa vieille inimitie pour les villes l'envahit a nouveau et elle s'aggrave de toutes sortes de remords: il souff re de voir Theo heureux dans une maison et a une place qui auraient ete les siennes, et comme il ne peut pas esperer les reconquerir, il se met en tete de les lui faire quitter. Il n'y rdussit pas, mais tout l'hiver se passe en discussions, en disputes et en conflits penibles. Theo, le bon Theo, perd son calme et sa patience; certaines lettres qu'il ecrit a des membres de sa famille prouvent a Ia fois son exasperation et sa lucidity psychologique :

La maison, pour moi, est presque intenable... J'espere qu'il ira habiter de son cote. Lui-meme m'en a parld. Mais comme je lui ai dit qu'il avait raison, il s'empressera de n'en rien faire... Il y a deux etres en lui, l'un merveilleusement doue, **fin et doux**, l'autre dgoiste et insensible... Il est certain qu'il **est** son propre ennemi, car ce n'est pas seulement **Ia** vie des **autres** mais Ia sienne aussi qu'il empoisonne ¹

Six mois d'enfer. Vincent enrage de voir Theo rester sourd à ses objurgations. Sa fringale est passée. Il peint beaucoup moins, et il recommence à brasser ses vieux rêves et ses vieilles théories. À part Emile Bernard, de loin en loin, il ne voit personne. Il mijote dans sa rancune contre lui-même et contre le sort, et dans sa pauvre colère contre Theo. Il s'irrite contre les peintres qui vendent leur peinture et contre les amateurs qui n'achètent pas la sienne. Il fait des projets d'avenir dont la réalisation n'est possible qu'avec cent mille francs de rentes. Il passe alternativement par des périodes d'abattement et de rage que la neurasthénie seule peut expliquer.

Le printemps amène une détente. Il reprend ses pinceaux, bat la banlieue, peint à Asnières chez et avec Emile Bernard jusqu'au jour où il se prend de querelle avec le père de ce dernier, se lie avec de nouveaux camarades dont Toulouse-Lautrec (qu'il assomme de dissertations morales), voit très fréquemment Gauguin, fait la connaissance du Père Tanguy, expose avec Anquetin, Toulouse-Lautrec et Bernard au Tambourin, un café de l'avenue de Clichy, vend une ou deux toiles, et se croit célèbre.

Pendant l'hiver, il a découvert l'art japonais ; aussi le sien a-t-il subi une nouvelle évolution. On y trouve une combinaison de l'impressionnisme et de l'estampe extrême-orientale. Mais comme sa technique et le dogme de la couleur pure ne permettent pas le trait spirituel des Japonais, il se donne bientôt un métier extraordinaire, plein de conflits intérieurs, où la couleur analytique de Monet et de Sisley se superpose au dessin synthétique d'un disciple d'Outamaro. Et comme Van Gogh est le premier à sentir et à voir ces conflits, il leur cherche une solution en donnant, dans ses œuvres, la prépondérance tantôt au dessin et tantôt à la couleur. Son portrait par lui-même a des tons chaleureux et sonores ; celui du Père Tanguy, par contre, offre une nota-

tion systematique et presque caricaturale des lignes du visage. Peu a *pen*, il s'habitue aux uns et a l'autre, et il ne s'arrêtera plus a chercher entre eux un compromis.

Il peint durant tout l'ete. A l'automne, il fait plusieurs nature-mortes et des interieurs, — entre autres les *Fleurs* qui sont aujourd'hui au Louvre grace au legs Camondo, et l'*Intirieur au Berceau*, qui est un de ses chefs-d'oeuvre. Il peint aussi, dans une crise de melancolie et sous l'inspiration d'une page de Maupassant, la fameuse *Cour de Prison* de la collection Morosoff, la toile la plus hallucinante qu'un peintre ait jamais signee. Mais l'hiver le rend fou, et de nouveau il persecute son frere et ses amis.

L'un de ceux-ci lui conseille de fuir le mauvais temps et de se refugier en Provence. Je crois bien que cette idde fut emise par Toulouse-Lautrec. Il vanta devant lui, et non sans arriere-pensee, l'aspect graphique du midi et ses couleurs eclatantes. Double tentation. L'argent ? Theo en donnera, d'autant plus heureux de voir partir son frere qu'il desire se marier et avoir la libre disposition de son appartement.

Van Gogh partit en fevrier 1888 pour Arles; il allait y demeurer quinze mois.

0

Ame orageuse, toujours bouleversee par des crises d'inquietude et de desespoir, Theo, qui Taimait, l'a bien juge : il etait son principal ennemi. Mais il etait capable aussi de confiance et de devouement.

Dans l'amitie qui l'unit a son frere et qui survdcut a toutes ses aventures, il apporte moins qu'il ne recoit, mais il apporte cependant tout son pauvre coeur. Comme la sante et le courage, ramitie n'est pas du ressort des codes precis et des tables d'expertise. Si un billet de cent francs a la meme valeur pour tous les citoyens d'un pays, une caresse ou une

confidence, — la meme caresse ou la meme confidence, — ont des valeurs tres differentes et tres relatives. Elles exigeront de Tun un considerable effort, et seront tegeres a l'autre.

C'est en considerant le caractere fantasque, ombrageux, deordonne de Van Gogh, l'absence de controle et de discipline dont il souffre parfois, mais dont, a certaines heures, il est fier comme d'un affranchissement, la frensie de ses aspirations, la frequence de ses sautes d'humeur, qu'on apprecie la quality de ses sentiments envers Theo, et leur place dans l'organisation de sa vie. On remarque, alors, qu'il fit pour lui ce qu'il fut incapable de faire pour ses parents eux-memes, et on reconnait qu'il ne pouvait pas lui rendre un plus precieux hommage. Cette amitie lui coflta pendant dix ou douze ans des efforts constants et de lourds sacrifices. Theo, lui, ne payait pas son affection avec des souffrances ; elle avait fini par faire partie de ses habitudes, sinon, a certaines heures, de ses devoirs.

Ce n'est pas un paradoxe. Je sais que la simplicity et l'irrf-puisable generosity avec lesquelles Theo prit son aine sous sa protection, est un spectacle si rare qu'on en demeure ebahi. Je sais que les sentiments qui s'expriment en francs ou en florins, risquent, aux yeux du monde, d'etre plus apprecies et plus vantes que tous les autres. Je sais que si Vincent a pu peindre a sa guise des toiles qui epouvantaient ses contemporains, c'est au soutien moral et materiel de son frere qu'il le doit. Mais je sais aussi que Vincent s'imposa d'aimer, sa vie durant, un homme qui lui faisait du bien, qu'il lui confia ses espoirs, ses soucis et ses defaites et qu'il eut pour lui de la reconnaissance. Je sais aussi qu'il ne lui garda pas rancune de l'avoir arrache a la decheance, rdconcilte avec les siens, guide vers un art plus expressif et plus eloquent, — ni d'avoir su glisser, a chaque heure opportune, un ou deux billets bleus dans ses lettres d'affection. Et cela suffit pour que l'amitie

de Vincent Van Gogh envers son frere soit plus preieuse, a mes yeux, que celle dont celui-ci le payait de retour : il y a entre elles la meme difference qu'entre l'hfroisme et la vertu.

Rien ne m'emeut davantage que les lettres — et elles sont nombreuses pendant les demises annes de sa vie — ou Vincent, prenant sa revanche, reconforte Theo : a Voyons, si tu te plains de ne rien avoir dans la caboche en fait de pouvoir produire de bonnes choses, voyons, alors *d bien plus forte raison*, dois-je moi sentir une melancolie pareille. Je ne ferais rien de rien sans toi, et *vo'ila*, ne nous montons pas le cou pour ce que nous produisons ainsi a nous deux, mais fumons nos pipes en paix, sans trop nous tourmenter jusqu'i la melancolie de ne pas produire separement et avec moins de douleur... Dans un an, j'espere que tu sentiras qu'a nous deux, nous avons fait quelque chose artistique. »

B

Nouveau chapitre du roman. Vincent arrive a Aries en tevrier. Il vient de quitter les pluies et tes brouillards de Paris. Ici, il y a de la neige, mais elle ne l'empêche pas de voir • d'immenses rochers jaunes etrangement enchevetres », de « petits arbres ronds, au feuillage d'un vert olive ou d'un vert gris », de « magnifiques terrains rouges, plants de vignes, avec des fonds de montagne du plus fin lilas ». Il neige encore, mais « le ciel est aussi lumineux que la neige », et le lendemain, le soleil eclate comme une fanfare, et il aperçoit de toutes parts, des parterres de fleurs.

Il est ebloui. Ce pays etrange le prend a la gorge, lui brule les yeux comme de la lave incandescente, le depouille de toutes les persistances des gris, des demi-tons et des cendres qu'il avait contractus, jadis, en Hollande. Et l'eblouissement va durer quinze mois, sans lui laisser une heure de repit ni

de repos, jusqu'au moment ou il chancellera, les bras etendus, la tete en feu, — vaincu.

Aries ne le requiert pas beaucoup. Il notera, cependant, quelques aspects de la ville, et peindra, entr'autres, la *Promenade des Tombeaux*, dans une toile qui est parmi ses plus belles. Mais la campagne l'attire davantage, et il la parcourt **en** tous sens. Pendant quelques semaines, il prend possession de cette Provence, qui est son Paradis Terrestre. Il en arpente **les** routes, a pied ; il s'arrete a chaque tournant et au sommet de chaque colline, multiplie les dessins, entame vingt toiles, s'exalte, clame son bonheur, noie son frere sous un flot de lettres ou les descriptions se disloquent jusqu'a n'etre plus que des cris d'enthousiasme, pousse jusqu'i la mer, revient vers Aries, redescend sur Aix pour remonter aussitot, et fixe dans sa retine et dans son imagination, les traits et les couleurs de cette region ardente et claire. Ce premier contact est si emouvant, l'amour qu'il porte a la Provence si subit **et** si tyrannique, les souvenirs de ses premieres excursions si vivants, qu'il en sera hallucine. Sa ferveur strangle, puis s'exaspere, et son oeuvre ne sera plus qu'une suite ininterrompue de visions lyriques.

Il s'en rend compte et cherche a reagir. Apres quatre ou cinq mois de paysages enleves avec une fougue inouie, il veut s'dvader a tout prix de la formule dont il sent la menace, et il ne fait plus que des portraits et des nature-mortes. En vain. Cette resistance est brisee, et il s'abandonnera bientdt a la terrible eloquence de son metier rapide.

Les premiers mois, surtout, sont beaux. Il se sent heureux et le travail l'absorbe a un tel point qu'il ne souffre pas de de la solitude. Il vit dans un petit hotel, parmi les gens simples qui frequentent le cafe-billard du rez-de-chaussee. D'ailleurs, qui ne connait pas la chambre de Van Gogh, avec son **lit** grossier, sa chaise de paille, sa fenetre dtroite, son parquet inegal, — le cafe ou **il** se reposait, **le** soir, eclaire par des **lampes**

au halo orange, — et la terrasse dans la rue paisible, sous un ciel fleuri d'étoiles ? Qui n'a pas comme amis les humbles camarades de Vincent, Roulin le facteur et sa femme, Milliet, et la patronne complaisante qui posait en costume d'ariésienne, et Tacteur comique dont le hasard d'une tourné fit son module et son copain d'une semaine ?

Tout l'été se passe en ravissements et en joies bruyantes; il faut attendre cinq ou six mois avant de vérifier en lui les premiers symptômes de lassitude. En juin, pourtant, il souhaite un « chez lui » plus stable, et recommence la série des calculs patients pour démontrer à Theo qu'il serait plus économique de louer une petite maison, de la meubler simplement et de s'y installer; en outre, il reprend ses vieilles rîves de phalanstère d'artistes dont il parlait *déjà* pendant ses pérégrinations à travers le Borinage. Son frère fait les frais de la raise en ménage, et Vincent se fixe dans ses meubles. Ce changement lui rend son courage, et il s'apprete à recevoir Gauguin.

On sait comment cette expérience se dénoue, et il est bien inutile d'en recommencer le redt. Arrive de Gauguin, habitué à la sympathie et presque au respect de ses nombreux disciples de Pont-Aven; sa stupeur devant l'installation sommaire de Van Gogh; son irritation devant les privations qui sont si naturelles à Vincent, et depuis tant d'années, qu'il n'en souffre plus; sa rîvolte, enfin, devant l'acharnement au travail de son compagnon et sa volonté de lui imposer le même régime. Deux mois de cohabitation, qui sont, avec de très rares accalmies, deux mois de discorde et de disputes. La résistance de Gauguin aux opinions et aux théories de Van Gogh. L'exaltation progressive de celui-ci, qui n'est pas habitué à de semblables oppositions. L'épuisement, provoque à la fois, par l'excès de travail, le climat infernal et la nourriture approximative. Les bagarres plus fréquentes et plus passionnées. Puis, un jour, l'ébranlement cérébral

au courant d'une nouvelle scene, l'equilibre perdu et qui ne se retrouve pas. Toute la lie du passe qui remonte a la surface, avec sa terreur des persecutions et sa haine de la vie reglee.

Gauguin a raconte dans son curieux *Avant et Apres* les details de la scene tragique du 23 decembre 1888. Et ses lettres a Bernard et a Theo Van Gogh les avaient mis au courant des craintes qu'il eprouvait, des son arrivde, pour la sante de son compagnon. A Bernard, il avait ecrit: « Nous sommes bien peu d'accord en general, surtout en peinture. Il admire Daudet, Daubigny, Ziem et le grand Rousseau, tous gens que je ne peux pas sentir. Et, par contre, il deteste Ingres, Raphael, Degas, tous gens que j'admire; moi, je reponds : « Brigadier, vous avez raison » pour avoir la tranquillity ». Il n'eut pas le temps de quitter Arles avant la crise. On sait comment Van Gogh, ayant menace Gauguin d'un rasoir, s'eait enfui chez Ini, et pris d'une fievre de sang, s'etait frappe lui-meme a l'oreille ; on sait aussi qu'il mit cette oreille sanglante dans une enveloppe et la donna a la fille de garde a la porte d'un bordel; on sait, enfin, qu'il se barricada dans sa chambre, et que la police, ameutee par la prostituee, le decouvrit sans connaissance, effondre sur son lit.

Theo, appele par une depeche de Gauguin, arrive le lendemain au chevet de Vincent, a l'hospital d'Arles. La blessure est grave, mais la violente hemorragie lui a sauve la vie, en evitant la congestion cerebrale. Trois jours apres, le blesse est hors de danger. Son frdre repart pour Paris, apres l'avoir confix au pasteur protestant d'Arles, D^r Salles, au medecin Rey, de l'h6pital, et au bon Roulin, qui lui reste fidele dans son malheur.

Sombre periode : Vincent quitte l'hospital le 7 janvier. Mais rien que de se retrouver seul dans sa petite maison, l'etreint douloureusement. C'est comme s'il avait au cerveau une

plaie mal cicatrisee, et toujours prete a se rouvrir. La moindre contrariety, la plus tegere Amotion le mettent hors de lui, et il sent qu'il a perdu la maitrise de ses actes. Et puis, il entend se soigner lui-meme, et pour combattre l'insomnie, il s'empoisonne avec du camphre, Enfin, il n'a plus d'argent et avant d'en recevoir, il passe trois ou quatre jours a jeuner. Lui qui a perdu la moitie de son sang et qui n'a rien a se mettre sous la dent, il cherche a s'etourdir en travaillant; il fait le portrait de son docteur et trois etudes de paysages en une semaine, et il recommence, malgre les objurgations dont on l'accable, a faire de longues stations au soleil. Ses lettres sont presque quotidiennes, dnormes, desarticuMes.

Au debut de fevrier, la rechute se precise. Le D^r Rey l'em-dne a l'hospital, et le repos eioigne le peril. Aussitot libre, l'autre retrouve sa fievre, qu'alimentent les bons Arlesiens. Car Vincent est devenu un objet de curiosite, et s'il n'a jamais **ete** populaire, aujourd'hui on s'attroupe sur son passage et on escalade ses croisees. Coleres. Elles rejouissent ses voisins, qui en prennent pretexte pour le denoncer au maire et au commissaire comme fou dangereux. Ils obticnnent gain de cause : le 27 fevrier, Van Gogh est, *manu militari*, reintegre a l'hdpital. La secousse provoquee en lui par cette mesure, suffit a lui faire perdre a nouveau le contrule de ses idees. Jusqu'a la fin mars, il vit dans un brouillard, avec seulcment de rares eclaircies, A pros un mois de soins assidus, il semble reprendre pied, et on lui rend quelque liberie. En compagnie du pasteur Salies ou du facteur Roulin, il fait de courtes promenades, et cherche, pour le jour de sa liberation definitive, une nouvelle maison, dans un autre quartier. Il recoit la visite de Signac. Mais l'angoisse et l'epouvante reviennent d'cs qu'il songe a Theme ou il se retrouvera seul, avec la charge de son manage et les soucis du pain quotidien ; — il a horriblement peur de la solitude. Et il convient lui-raSrne qu'une lente convalescence a la campagne, dans un

établissement ou il pourrait recevoir des soins médicaux et poursuivre son traitement, serait préférable.

Le D^r Rey et le pasteur se mettent aussitôt à la recherche d'une maison de santé, et s'abouchent avec le D^r Peyron, qui dirige, non loin d'Arles, à Saint-Rémy, un institut pour les neurasthéniques et les aliénés non dangereux. Vincent y jouira d'une liberté relative ; il pourra peindre à sa convenance et on le laissera disposer d'une chambre supplémentaire, dont il fera un atelier. Convention ratifiée. Le 8 mai 1889, il quitte Arles, et entre dans l'établissement de Saint-Rémy.

Triste étape qui se prolonge pendant un an. Malgré les managements qu'on a pour lui, Vincent est soumis à une discipline tatillonne et sévère. Lever, repas, coucher, sorties, distractions, tout est réglé et se fait au son de la cloche. Et il sent bien que si le D^r Peyron ne lui défend pas de travailler, il n'a, cependant, pour ses tableaux, qu'une pauvre commiseration. « Œuvres de fou. » « Laissez-le faire ; c'est inoffensif. » À l'hôpital, le D^r Rey s'intéressait à sa peinture ; plus tard, à Auvers, le D^r Gachet lui vouera une admiration sans réserves. Ici, il manque d'affection, de soutien et de confort.

Les premières semaines, il est tenu en observation. Il peut descendre au jardin, — dans un triste jardin de pensionnat, herissé de cyprès — mais il n'a pas la permission d'y travailler. Il peint dans sa chambre : quelques nature-mortes, une ou deux fois son portrait, et, à plusieurs reprises, le paysage qu'il a sous les yeux quand sa fenêtre est ouverte. Puis, pour tromper son ennui, il exécute de mémoire, ou en s'aidant de quelques photographies, une première série de répliques et d'interprétations d'œuvres célèbres, la *Resurrection de Lazare*, d'après Rembrandt, le *Bon Samaritain*, d'après Delacroix, les *Buveurs*, d'après Daumier, le *Semeur*, le *Retour aux Champs*, l'*Homme de la Veste*, d'après Millet.

Mais son état, quoique précaire, inspire confiance au

D^r Peyron. Et on lui permet d'aller et venir dans les limites de la *propria*. Aussitôt il abandonne Delacroix et Millet, et il peint sous tous ses aspects, le jardin de Saint-Remy. Vallons coupés de murs, galeries à colonnes, chemins droits le long desquels d'immenses cyprès montent la garde, et quelques portraits de jardiniers et d'infirmiers. Quand la peinture le fatigue trop, il dessine ou il lit. Il continue à écrire de longues lettres à Theo, mais elles se font moins nombreuses et plus banales. On sent qu'il redoute une censure clandestine, et il se borne à parler peinture, ou à réclamer des couleurs.

L'été se traîne et l'automne aussi. Sans grandes crises, sans grandes misères, sans joies. Et chaque jour davantage, son incarcération lui pèse. Toute sa vie passée se révoque contre elle, et les plus mauvaises heures du Borinage ou de La Haye lui font envie. Le D^r Peyron redoute cet état d'esprit. Pour le combattre, il lâche un peu la corde. Il permet à Vincent d'aller battre, du matin au soir, les environs de Saint-Remy. Et c'est encore une période de travail fécond. « Je laboure comme un vrai possédé, écrit-il à Theo... Ma triste maladie me fait travailler avec une fureur sourde, très lentement, mais du matin au soir, sans lâcher... » Mais on sent dans ses lettres l'irritation qui croît contre la maison de santé de Saint-Remy. « Suis d'avis qu'il ne faut pas plus se gêner avec les gens de cet établissement qu'avec des propriétaires d'hôtel. On leur a loué une chambre pour autant de temps et ils se font bien payer pour ce qu'ils donnent. Sans compter que, peut-être, ils ne demanderaient pas mieux qu'un état chronique de la chose, et on serait complètement bête si on donnait li-dedans. Ils s'inforraient beaucoup trop à mon gofit de ce que non seulement moi, mais toi, gagnent, etc. »

Surmenage et rancune ne tardent pas à lui faire du tort. Les petites crises se succèdent d'une façon si inquiétante que

l'autorisation d'aller peindre a l'exterieur lui est retiree. Il s'incline Ia rage au coeur. Ses lettres s'exaltent, et comme il recommence a les gonfler de dissertations philosophiques, on surveille ses lectures et on l'empeche d'en abuser. L'hiver a ramene les longues soirees et les tempetes de mistral. Il est calfeutre dans sa chambre; il fait le portrait d'un surveillant, puis une seconde serie de copies libres d'aprts les peintres qu'il prefere. Il cherche a gagner du temps.

Helas, un jour qu'il est alte « en permission » a Aries, une nouvelle attaque de ftevre chaude le terrasse, et le D^r Peyron est appete en hate. C'est le 22 fevrier (1890). Une ambulance le ramene a Saint-Remy, et pendant deux mois il vit dans un etat d'obnubilation complete, prostre, au lit, incapable de saisir ce qu'on lui dit.

Vers le 15 avril, Ia lucidity revient peu a peu. Et aussit6t, une idee s'impose a lui, une volonte le cambre et le secoue tout entier : quitter Saint-Remy, fuir le Midi, remonter soit k Paris, soit en Hollande, loin du soleil inexorable et des reglements militaires.

Theo, aussi, prdfere que Vincent se rapproche de lui. Justement, on lui a parte d'un medecin qui habite Auvers-sur-Oise, et qui a ete l'ami de Cezanne. Ce medecin s'occuperait volontiers de Vincent, le soignerait en ami, le surveillerait sans lui imposer aucune disciphne, l'aiderait a reprendre son equilibre. Le D^r Peyron offre quelque resistance. Mais il doit s'incliner puisque les amis du «fou» partagent et appuient son projet.

Le 16 mai, apres dix jours de negotiations, Vincent quittait Saint-Remy, pour debarquer le lendemain a Ia gare de Lyon.

L'oeuvre provençal de Van Gogh s'articule en deux parties : une periode de croissance dans l'exaltation de Ia

couleur et l'expression directe des formes, et line periode d'etouffement et de concentration. De mois en mois, pendant la premiere, la palette s'embrase, le metier se simplifie, le dessin s'incruste peu a peu dans la pite, et les plans, comme dans rimagerie, ne sont plus que des lignes colorees. De mois en mois, pendant la seconde, le volcan s'apaise, les nuances reapparaissent et les tons composes, la gamme devient sourde, et des soucis de composition et de style, un balancement des lignes et des forces, naissent et se precisent

Le point de depart de la premiere phase et le point d'arrivee de la seconde sont, d'ailleurs, trds eloignes Tun de l'autre. Il ne s'agit pas d'un cycle qui ramene le voyageur a sa certitude premiere apres l'avoir promene a travers toutes sortes d'experiences, mais plutdt d'une crise d'orientation. La terrible lumiere du Midi, l'hallucination de la couleur pure ont brise subitement sa carriere, et il a fallu le grand tassement et la grande solitude de Saint-Remy pour l'arracher au lyrisme excessif, a la virtuosity — si j'ose dire — de ses visions. En comparant quelques toiles, on voit mieux les etapes de Involution. Au depart, le realisme et le respect du motif : la *Promenade des Tombeaux d Ariès*. Peu apres, les hachures Mtives qui veulent etre expressives (et qui le sont), rinterprdtation desordonnee, les violences dans la palette : le *Café de Nuit*. Au debut de l'automne, les grands tons plats cerctes de traits dnormes, la simplification et la fantaisie, le contact avec la nature presque perdu, le module qui n'est plus qu'un pretexte a variations : la *Berceuse*, *l'Arlesienne* ou les *Vignes*. Pendant le sejour de Gnuguin, et avant la premiere crise, le galop eperdu, la fureur heroique et totalement fausse des *Meules* ou du *Ravin*, c'est-a-dire les plus beaux exemples de peinture subjective de tout le xix^e Steele. Puis on entame le retour : si la technique reste emportee, les tons du *Bon Samaritain* sont presque tendres, et se complaisent dans un jeu de nuances et de

finesses inattendues; — et void, peu apres, les harmonies sobres et les recherches de mise en page des *Cypres*, puis vers la fin du sejour, la synthase parfaite et les tons assourdis, tres justes et tres prudents de *l'Infirmerie de la Maison des Fous*.

Cette excursion a travers Toeuve provencal de Vincent n'est pas inutile. En comparant, quand on l'achdve, la toile qui le represente le mieux aux lendemains de son arrivee, — la *Promenade des Tombeaux*, — au chef-d'oeuvre des dernieres semaines de Saint-Remy, — *l'Infirmerie*, — on voit ce que Vincent a perdu et ce qu'il a gagne aux carrefours de la route. Le chroniqueur qu'il avait voulu etre, en Hollands et qu'il etait reste malgre lui, a Paris, a fait place au vrai createur, a celui qui a renonce aux vains plaisirs de l'habilete et du pittoresque, et qui sait restituer leur valeur humaine aux gestes les plus simples et aux drames les raoins romantiques. Les fausses violences et le desordre sont abandonnes; la forme et la couleur s'equilibrent pour atteindre, sans effort, au style.

Style spontane, indefinissable, paisible, bien different de celui vers lequel il s'acharnait jadis, a l'heure de *Sorrow*. Valeur humaine sans frisson et sans piraent litteraire, bien superieure a celle de la *Cour de Prison*. Vincent, qui a cesse d'etre un visionnaire, est devenu un evocateur, et son art, jusque-li parfois poignant et toujours sonore, s'est fait attentif et emu.

EI

Le dernier chapitre du roman est aussi le plus court.

Vincent arriva le 21 mai a Auvers, et rendit aussitdt visite au D^f Gachet. Celui-ci pratiquait a Paris quelques jours par semaine, et passait ses loisirs dans l'Oise a graver et a peindre. Il possedait des Cezanne, des Pissaro, des Monet, et suivait

avec passion toutes les recherches et toutes les victoires du post-impressionnisme.

Il accueillit Van Gogh très affectueusement, s'occupa de lui trouver un logement au village, et sans lui imposer un régime médical, le tint en observation. Il se prit d'amitié pour son malade, fut son admirateur, et, après sa mort, son avocat chaleureux.

Vincent ne fut pas long à s'installer, et satisfait de retrouver à la fois une lumière plus atténuée et des pays sages de verdure, il se mit au travail. Vallons et jardins de Ile-de-France, avec leurs tendres couleurs et la lente imprécision de leurs lignes, frisson des arbres légers, charme paisible des masures à toits rouges et des villages en cascade. La phase d'apaisement de Saint-Rémy trouve ici son point d'arrivée, — et la couleur est si respectueuse qu'elle rejoint celle de Daubigny, dont plusieurs tableaux avaient fait, trente ans plus tôt, la gloire d'Auvers-sur-Oise. À la peinture brutale des objets, des paysages et des hommes du Midi, découpés à grarú s traits sur des fonds métalliques, succède une peinture d'atmosphère. Il y a — on l'a trop rarement souligné — une différence aussi essentielle entre la période d'Auvers et celle de Provence qu'entre celle-ci et la période hollandaise.

La figure aussi le requiert. Il peint non seulement le fameux *Portrait du D^r Gachet*, dont il est si intéressant de comparer la technique à celle du *Père Tanguy*, mais aussi ceux de M^{lle} Gachet et de plusieurs paysannes d'Auvers. Enfin, il fait toute une série de nature-mortes ; il peint des roses, des iris et de ces grandes fleurs de soleil dont le D^r Gachet viendra charger son Ut de mort.

Theo et sa femme lui ont rendu visite peu de temps après son installation, et lui-même se rend à Paris, vers la fin du mois, pour rencontrer Aurier, du *Mercure de France*, déjeuner avec Toulouse-Lautrec et voir son petit neveu qui est malade. Il étonne tout le monde, ce jour-là, par ses absences de

memoire, sa lassitude, ses brusques sautes d'humeur. Theo, souffrant lui-meme depuis des mois, retrouve toutes ses inquietudes. Il presse son frere de repartir immediatement pour Auvers, s'arrange pour lui trouver un compagnon de s'ejour et le lui envoie, — un jeune peintre hollandais demeure obscur et qui s'appelait Hirschig, — previent le D^r Gachet. Deux semaines passent. Vincent ecrit des lettres assez chaotiques, et qui ressemblent a celles d'Aries. Et il finit par avouer qu'il redoute une nouvelle crise; il en a l'dpouvante et la communique a son frere qui n'ose pas s'eloigner. Le 25 juillet, Theo ecrit a sa femme qui viltegiature en Hollande : « Je recois une lettre de Vincent, que je trouve tres incomprehensible. » Dans cette lettre, Vincent disait : « Je voudrais peut-etre t'ecrire sur bien des choses, mais d'abord l'envie m'en a tellement passee, puis fen sens l'inutilite. Ce qu'il me semble, en revenant, c'est que les peintres sont de plus en plus aux abois. »

Cette lettre qui effrayait Theo, Vincent l'avait ecrite le 23 juillet. Les jours suivants, il acheva le *Jardin de Daubigny*, mit de Tordre dans sa chambre, distribua autour de lui des dessins et des esquisses, donna au D^r Gachet une nature-morte qu'il avait admiree quelques jours auparavant, et sembla plus calme, plus apaise, presque gai.

Le dimanche 27 juillet, il partit aux champs, travailla pendant toute la jounce, griffonna un projet ce lettre a son frere, — « mon travail a moi, j'y risque ma vie et ma raison y a fondre a moitie, bon ; mais tu n'es pas dans les marchands d'hommes pour autant que je sache, et tu peux prendre parti, je le trouve, agissant reellement avec humanity, mais que veux-tu ? • — s'assit au pied d'un arbre, prit un revolver dans sa poche, et se tira une balle dans la poitrine.

Il fut etonne d'etre encore en vie et de souffrir si peu. Il se releva, empoigna tout son attirail et d'un pas a *peine* plus lourd et plus difficile que de coutume, il rentra a Tau-

berge. Quand il y arriva, le sang coulait sur ses bottines sous son pantalon. On s'empessa. On crut qu'il avait fait une chute. « J'ai voiiu me tuer », repond-il tres doucement. Et comme on ne le croyait pas, il montra son revolver.

Appete en hate, le D^f Gachet comprit que Ia blessure *etait* mortelle et que Vincent n'avait plus que quelques heures a vivre. Il voulut prevenir Theo, mais Vincent refusa de lui donner Tadresse de son frere. Gachet lui ecrivit, cependant, par le canal de Ia maison Goupil, et Theo accourut le lendemain. Il trouva Vincent assis, entoure des gens de l'auberge et de Ia famille Gachet ; il etait tres pile, souffrait sans se plaindre, parlait peu, mais comme un del d'avril est traverse d'averses, des minutes de deire coupaient sa lucidity.

Toute Ia journde se passa de Ia sorte. Quand Ia douleur lui laissait un peu de repit, il reclamait sa pipe et fumait ftevreusement. Theo ne pouvait croire qu'il allait mourir, et le D^f Gachet lui-meme, stupefait de cette longue resistance, se reprenait a esperer. Mais dans Ia nuit il perdit connaissance, et le 29 juillet (1890), au matin, il s'endormit pour toujours.

Deux jours plus tard, Theo conduisit au cimetiere d'Auvers son cercueil convert de tournesols, — puis il rentra chez lui, et mourut six mois plus tard.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

A. LETTRES DE VINCENT VAN GOGH

Brieven aan zijn Broeder. — Publiées, prefacées et annotées par J. Van Gogh-Bonger (M^m^e Theo Van Gogh). Trois volumes in-8°, avec des portraits et la reproduction de tous les dessins et croquis qui illustraient les lettres du peintre. — Amsterdam, Maatschappij voor goede en goedkoope Lectuur, 1914. — Il existe une édition allemande de cet important ouvrage, traduite par Leo Klein-Diepold, et publiée à Berlin, chez Paul Cassirer, en 1914.

Lettres de Vincent Van Gogh à Emile Bernard. — Prefacées par Emile Bernard. Un volume grand in-8°, avec cent planches hors-texte. — Paris, Ambroise Vollard, 1911. (Actuellement en dépôt aux Editions Cres.)

Choix de lettres (à son frère, à Bernard, etc.). Parsim, dans le *Mercur de France*, années 1893, 1895 et 1897. Précédées d'une étude d'Emile Bernard.

Lettres à son Frère. — Dans le numéro 3 (1896), de *Van Nu en Straks*, revue beige en langue néerlandaise.

Quelques lettres (à Gauguin, etc.). Dans l'article de Charles Morice sur Gauguin, dans le *Mercur de France*, octobre 1903. — Les lettres signées sous les n^o 3 à 5 ont été traduites et publiées en allemand, dans le tome III (1903) de *Kunst und Kunsler*, et en librairie :

Vincent Van Gogh Briefe. — Un volume in-8°. Berlin, Bruno Cassirer, 1906. (En 1913, sixième édition revue et augmentée.)

B. ETUDES SUR VINCENT VAN GOGH

I. En néerlandais.

E. H. DU QUESNE-VAN GOGH : *Persoonlijke Herrineringen aan Vincent Van Gogh.* — Un volume in-8°, avec un portrait. Baarn, J. F. Van

- de Ven, 1910. — Il existe de ce livre une traduction allemande par Dorothee Van Eendenburg. Un volume in-8°, avec 24 illustrations, Munich, R. Piper, 1913. — Et une traduction anglaise par Katherine S. Dreier. Un volume in-8°. London, Constable, 1913.
- H. P. BREMMER : *Vincent Van Gogh. Inleidende Beschouwingen.* Un volume in-8°, avec des planches. Amsterdam, W. Versluije, 1911.
- JUST HAVELAAR : *Vincent Van Gogh.* Un volume in-16 avec 8 planches. Amsterdam, Maatschappij voor goede en goedkoope Lectuur, s. d.
- J. OH. COHEN-GOSSCHALK : *Vincent Van Gogh.* Dans le numero d'octobre 1905, de « Elsevier's Geillustreerd Maandschrift ».
- IEIDOOER QUERIDO : *Vincent Van Goeh.* Dans le tome I de « Literatuur en Kunst », un volume in-8°, Haarlem, de Erven F. Bohn, 1906.
- D* MENDES DA COSTA : *Herrineringsen aan Van Gogh.* Dans le numero du 30 novembre 1910, du « Handelsblad ». (Sur la periode d'Amsterdam, 1877-1878.)
- KERSSEMAKERS : *Herrineringsen aan Van Gogh.* Dans les numeros des 14 et 21 avril 1912 du « Amsterdammer ». (Sur le sejour a Nuenen, 1884.)
- FOLAND-HOLST : Preface au catalogue de l'exposition d'ensemble tenue dans la salle du Panorama, a Amsterdam, en hiver 1892.
- PLASSCHAERT : Preface a l'album public a l'occasion de l'exposition organisee a La Haye par J. Th. Uiterwijk. Decembre 1898.
- JOH. COHEN-GOSSCHALK : Preface au catalogue de l'exposition d'ensemble (474 numeros) organisee en ete 1905. a Amsterdam, dans les salles du Stedelijke Museum.
- STEENHOFF : Preface a l'album de planches, public en 1905, a Amsterdam, par L. J. Veen.
- G. H. MARIUS : *De hollandsche Schilderkunst in de XIX^e Eeuw.* Un volume in-8° avec de nombreuses planches. La Haye, Martinus Nijhoff, 1903.
- II. En allemand.
- JULIUS MEIER-GRAEFE : *Vincent Van Gogh.* Un volume in-8° avec 50 illustrations. Munich, R. Piper, 1912.
- JUNIUS MEIER-GRAEFER : *Vincent.* Deux volumes in-4° avec plus de cent planches hors-texte. Munich, R. Piper, 1921.
- G. F. HARTLAUB : *Vincent Van Gogh.* Un volume in-12 avec 49 planches hors-texte. Collection Junge Kunst. Leipzig, Klinkhardt und

Biennann, 1922. — Cette étude avait été publiée antérieurement dans le « Cicerone » et dans l'almanach du « Junge Kunst » pour 1922.

- CARL STERNHEIM : *Die Legends von Vincent und Paul*. A paraitre en Edition de luxe en Suisse, et en édition ordinaire en Allemagne.
- MAX RAPHAEL : *Von Monet zu Picasso. Grundriige ein\$r Aesthete und Entwicklung der modernen Malerei*. Un volume in-8° avec 32 planches. Munich, Delphin Vergal, 1913.

III. En français.

- EMILE BERNARD : *Vincent Van Gogh*. Collection des Homines d'Au* jourd'hui. Paris, Vanier, 1891.
- THEODORE DU RET : *Van Gogh*. Un volume in-4⁰ avec 44 planches, Paris, Bernheim Jeune, 1916. — Il existe une seconde édition « revue et corrigée » pour les illustrations, et parue en 1919.
- GUSTAVE COQUIOT : *Van Gogh*. Un volume in-12 avec planches. Paris, Ollendorf, 1922.
- FLORENT FELS : *Van Gogh*. Un petit volume in-24 avec 16 planches. Paris, Stock, 1923.
- ROCH GREY : *Van Gogh*. Un volume in-16 avec 33 planches. Rome, Editions Valori Plastici, 1924. Paris, Cres.
- JEAN VINCHON : *L'Art et la Folic*. Un volume in-16. Paris, Stock, 1924.
- LOUIS PIERARD : *La vie tragique de Vincent Van Gogh*. Un volume in-16 avec 15 planches. Paris. Cres, 1924.
- PAUL GAUGUIN : *Avant et Apres*. Un volume in-4⁰ avec de nombreuses planches. Edition en fac-similé d'écriture, sans nom d'éditeur et a petit nombre, a Munich vers 1910. — D'importants fragments de ce livre, copies du manuscrit original, ont été publiés par Charles Morice dans le *Mercur de France*, a l'occasion de ses études sur Gauguin (entre autres l'important récit du drame d'Aries), et dans sa biographie de Gauguin, parue chez Floury. Le texte intégral a été édité par Cres, 1924. Un volume in-8°, avec planches
- CHARLES SAUNIER : *Van Goeh*. Dans le numéro de *l'En Dehors* du 24 avril 1892.
- ALBERT AURIER : *Les Isolds : Van Gogh*. Dans le numéro de janvier 1890 du *Met cure de France*. — Cet article 0 été repris dans le volume d'*CEuvres Posthumes d'Aurier*, publiée en 1898 par les Editions du *Met cure de France*.
- OCTAVE MIRBEAU : *Van Gogh*. Dans le numéro du 31 mars 1891 de *l'Echo de Paris*.

EMILE BERNARD : *Vincent Van Gogh*. Deux articles dans les numéros d'avril et d'août 1893 du *Met cure de France*.

OCTAVE MIRBEAU : *Van Gogh*, Dans le numéro du 13 février **1894** d* *l'Echo de Paris*.

OCTAVE MIRBEAU : *Van Gogh*. Dans le numéro du 17 mai 1901 du *Journal*.

JACOBSEN : *Vincent Van Gogh*. Dans le numéro de juillet 1904 de *YArt flamand et hollandais*.

MAURICE DENIS : *De Gauguin et de Van Gogh au Classicisme*. Dans le numéro de mai 1909 de *l'Occident*. Cet article a été repris dans *Theories* (1890-1910). Un volume in-4⁰. Paris, L. Rouart et Watelin, **1920**.

LEON WERTH : *Vincent Van Gogh*. Dans *Quelques Peintres*. Un volume in-16 avec 12 planches. Paris, G. Cres, 1923.

PIERRE GODET : *Vincent Van Gogh*. Dans le numéro de septembre 1911 de *l'Art Decoratif*.

LOUIS PIERARD : *Van Gogh au pays noir*. Dans le numéro du 1^{er} juillet 1913 du *Mercure de France*

Louis PIERARD : *Van Gogh a Anvers*. Dans le numéro de Janvier **1914** des *Marges*.

JUEN LECLERCQ : Preface au catalogue de l'exposition Vincent Van Gogh. Galerie Bernheim Jeune, mars 1901.

W. VOGELSANG : *Exposition Van Gogh*. Dans le numéro de septembre 1905 de *l'Art flamand et hollandais*.

TABLE DES PLANCHES

PLANCHE	I	HOLLANDAISE (1884-1885)
PLANCHE	2	PAYSANNE DE HOLLANDE (1885)
PLANCHE	3	LE VANNIER (1885)
PLANCHE	4	LES CREPES (1885)
PLANCHE	5	LE TISSERAND (1885)
PLANCHE	6	LES NIDS (1884)
PLANCHE	7	TETE DE FEMME (1885-1886)
PLANCHE	8	LE PERE TANGUY (1887)
PLANCHE	9	FEMME NUE COUCHÉE (1886)
PLANCHE	10	INTERIEUR DE RESTAURANT (1886-1887)
PLANCHE	11	PLACE DE LA CONCORDE (1886-1887)
PLANCHE	12	RESTAURANT DE LA SIRENE (1887)
PLANCHE	13	LE MOULIN DE LA GALETTE (1887)
PLANCHE	14	LA GUINGUETTE (1887)

- PLANCHE 15 LES SOULIERS (1885-1886)
- PLANCHB 16 POMMES (1887)
- PLANCHB 17 LA RONDE DES PRISONNIERS (1887)
- PLANCHB 18 LES POIRES (1887-1888)
- PLANCHE 19 LE FACTEUR ROULIN (1838)
- PLANCHB 20 LE FACTEUR ROULIN (1888)
- PLANCHE 21 L'ARLESIENNE (1888)
- PLANCHB 22 FLEURS (1888)
- PLANCHE 23 LA BERCEUSE (1888)
- PLANCHE 24 LA CHAMBRE DE VAN GOGH (1883)
- PLANCHE 25 NATURE MORTE A LA CAFETIERE (1888)
- PLANCHE 26 LA PROMENADE DES TOMBEAUX (1888)
- PLANCHE 27 LES BATEAUX DE SABLE (1888)
- PLANCHE 28 LE GAMIN AU KEPI (1888-1889)
- PLANCHE 29 LE PAYSAN AU GRAND CHAPEAU (1888-1889)
- PLANCHE 30 LES VIGNES ROUGES (1888)
- PLANCHE 31 NATURE MORTE A LA PIPE (1888-1889)
- PLANCHE 32 LE PEINTRE DE PAYSAGE (1888)

PLANCHE 33	PAYSAGE (1889)
PLANCHE 34	LE TRONC (1889)
PLANCHE 35	LE BON SAMARITAIN (d'aprds Delacroix) (1889)
PLANCHE 36	LE RAVIN (1888-1889)
PLANCHE 37	L'INFIRMERIE DE LA MAISON DES FOUS (1889)
PLANCHE 38	DOCTEUR GACHET (1890)
PLANCHE 39	PROFIL DE JEUNE FILLE (1890)
PLANCHE 40	VAN GOGH (1890)

**PL. I. HOULANDAISB.
 A DUTCHWOMAN.
 HKIXANDERIN.
 OLANDESE.
 HOLANDESA.**

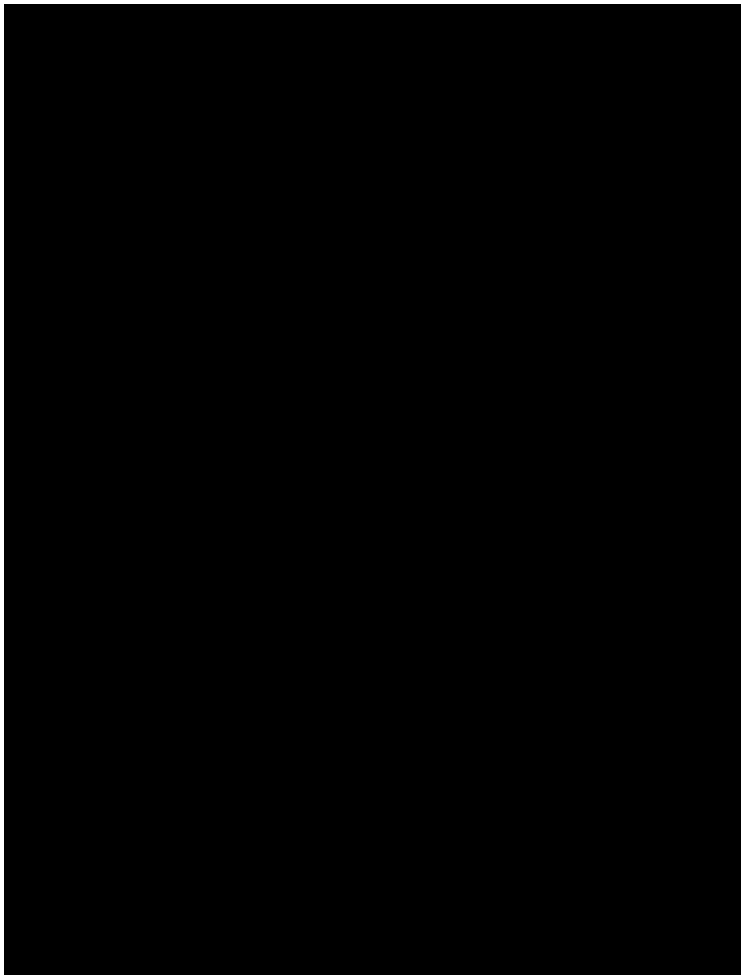


**PL. I. HOLLANDAISE.
A DUTCHWOMAN.
HELLANDERIN.
OLANDESE.
HOLANDESA.**

PL. 2. PAYSANNE DE HOLLANDE.
 A DUTCH PEASANT WOMAN
 BAUERIN AUS HOLLAND.
 CONTADINA D'OLANDA.
 CAMPESINA DE HOLANDA.



PL. 3. LE VANNIER.
THE BASKET -MAKER.
DER KORBFLECHTER.
PANIERAIO.
EL CESTERO.



PL. 4. **LES CREPES.**
 THE PANCAKES.
 DIE PFANNKUCHEN.
 PASTE FRITTE.
 LAS HOJUELAS.



PL, 5. LB TISSERAND.
THE WEAVER.
DER WEBER,
ILTESSITORE.
EL TEJEDOR.



**PL. 6. LES NIDS.
 THE NESTS.
 DIE NESTER.
 I NIDI,
 LOS NIDOS.**



PL. 7. TETE DE FEMME.
HEAD OF A WOMAN.
FRAUSNNOPF.
TEST A DI DONNA.
CABEZA DE MUJER.



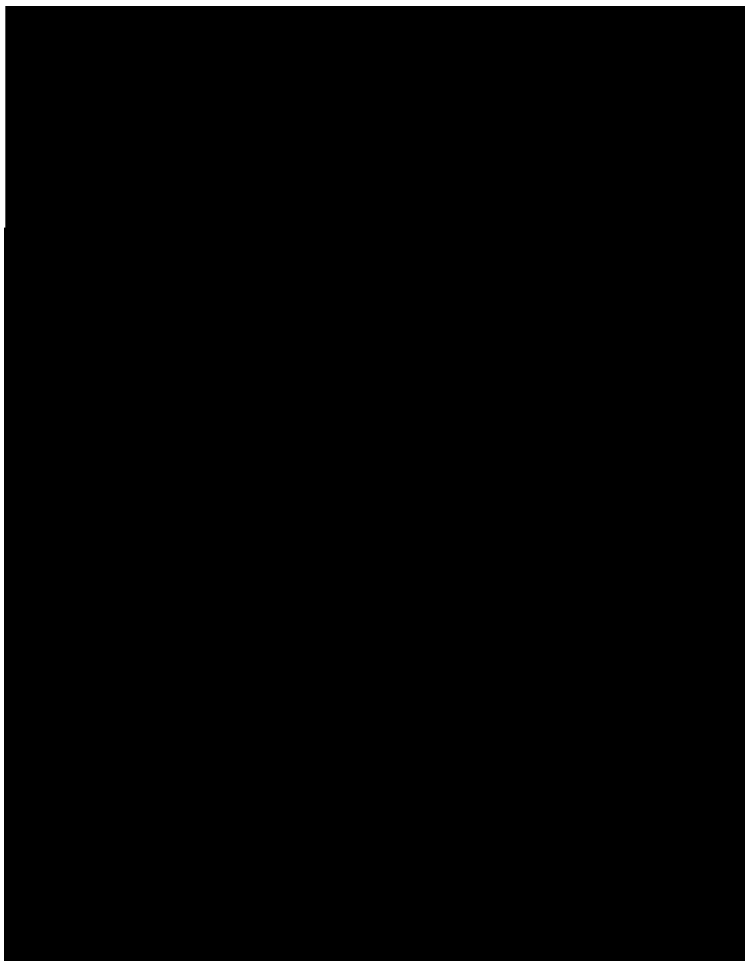
PL. 8. LE PERE TANGUY.
OLD TANGUY.
VATERCHEN TANGUN
IL PADRE TANGLY.
EL VIEJO TANGUY.

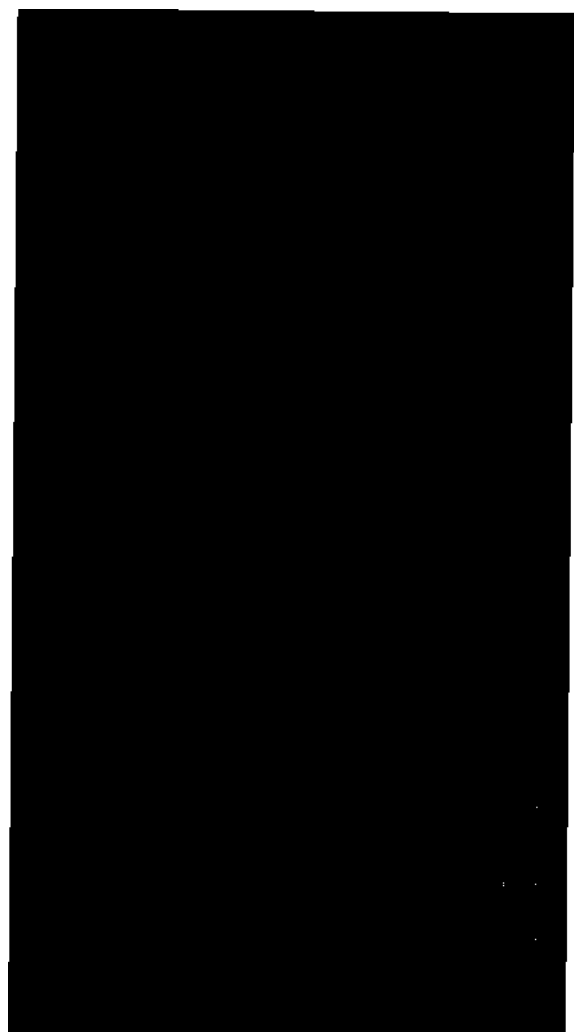


**PL. 9. FEMMENE COUCHEE.
FEMALE NUDE FIGURE A-LYING.
LIEGENDE NACKTE FRAU.
DONNA NUDA CORICATA.
NU J ER DEMUDA ESTENDIDA**

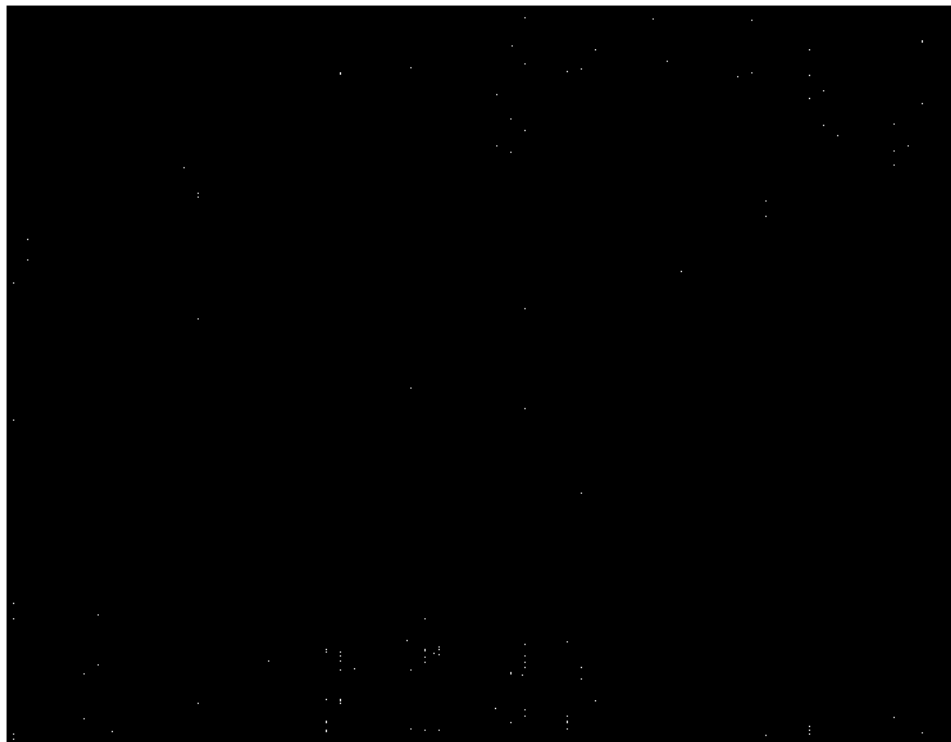


**PL. 10. INTERIEUR DE RESTAURANT.
INSIDE OF AN EATING-PLACE.
INNERES EINES GASTHAUSES.
INTERNO DI RISTORANTE.
INTERIOR DE RESTAURANTE.**

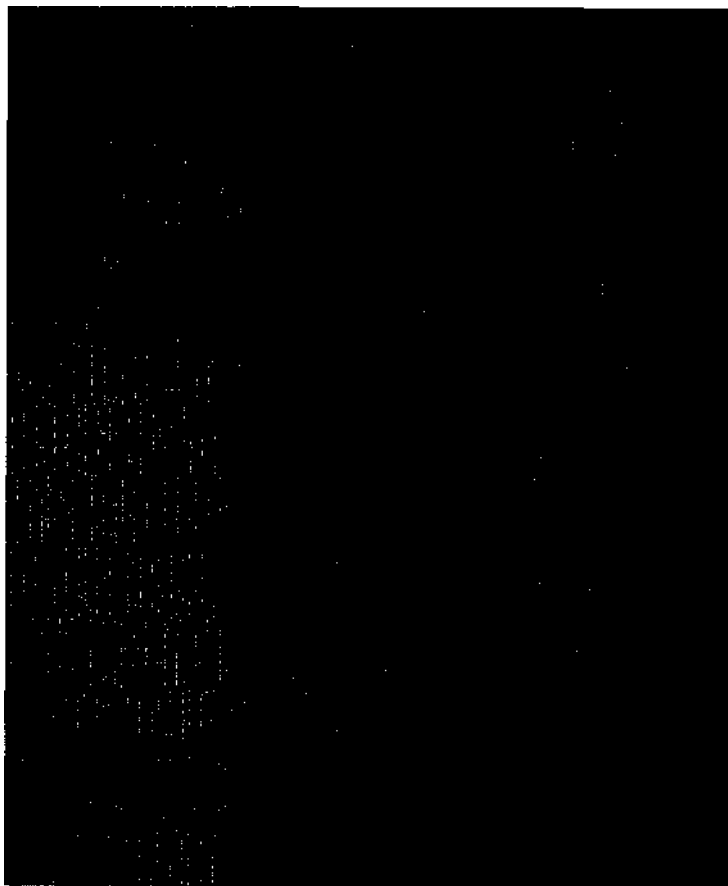




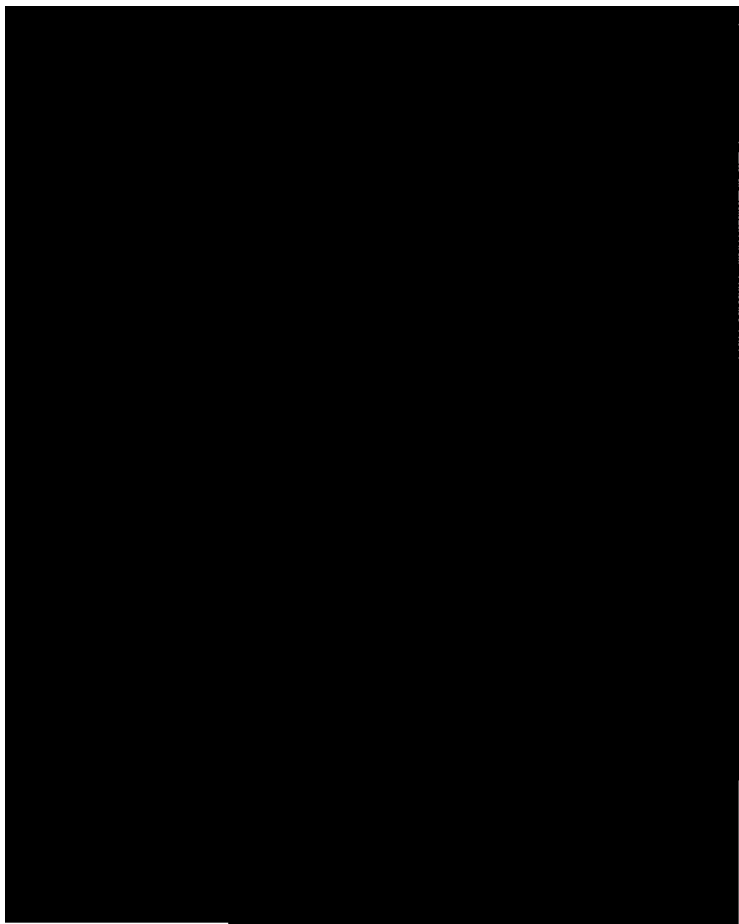
**PL. 12. RESTAURANT DE LA SIRENE.
THE SIREN EATING PLACE.
GASTHAUS ZUR SIRENE.
RISTORANTE DELLA SI REN A.
RESTAURANTE DE LA SI REN A**



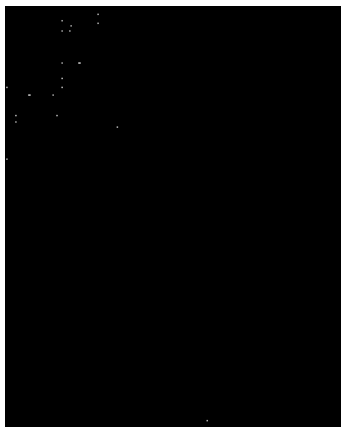
PL. 14. LA GINGUETTE
GARDEN WITE-HOUSE IN THE SUBURRHS.
DIE SCHENRE.
L'OSTERIA.
EL MERFNDERO.



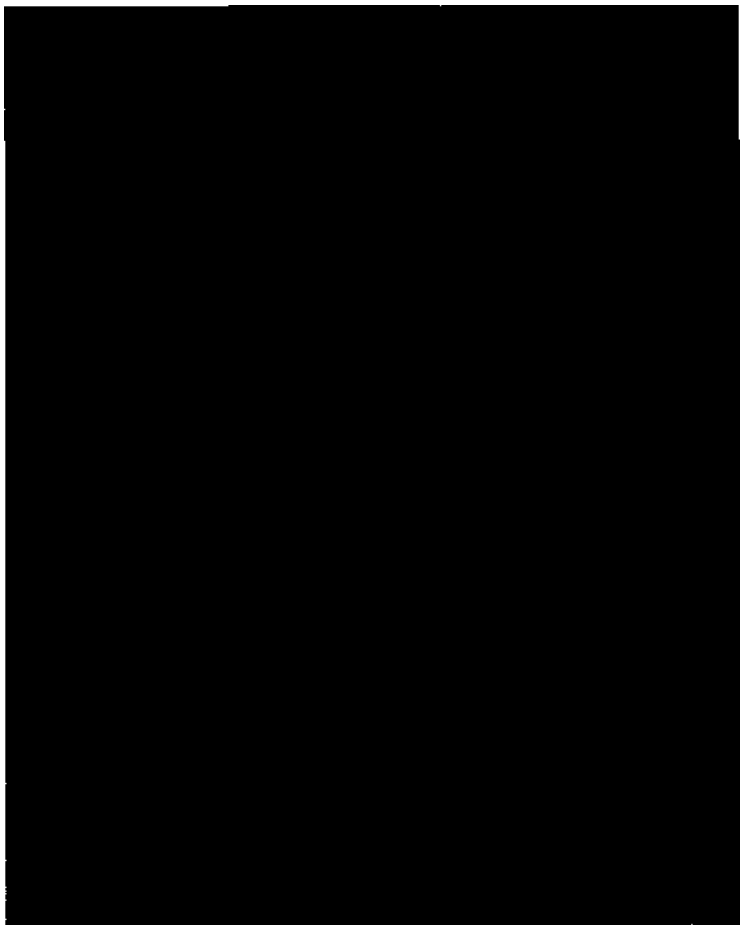
**PL. 15. LES SOULIERS.
BOOTS.
DIE SCHUHE.
LE SCARPE.
LOS ZAPATOS.**



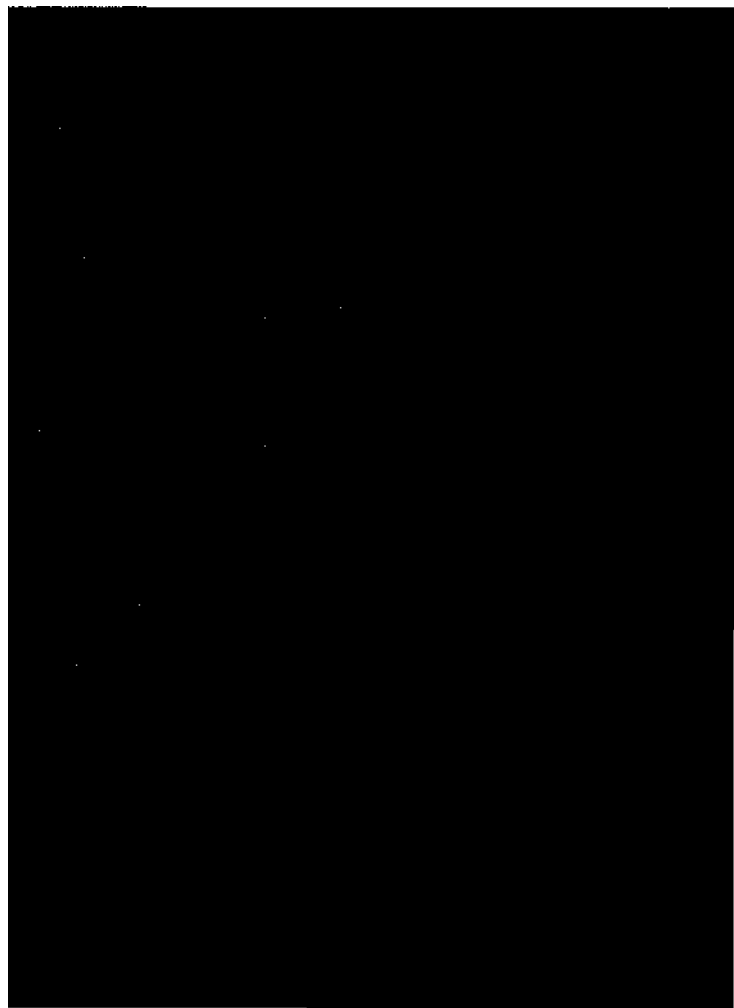
**PL, 16. POMMES.
APPLES.
AEPFEL.
MELE.
LAS MANZANAS**



PL. 17. LA RUNDE DES PRISONNIERS.
THE PRISONNERS' ROUNDABOUT.
DER RUNDGANG DES GEFANGENEN.
LA RIDDA DEI CARCERATI.
LA RONDA DE LOS PRESOS.

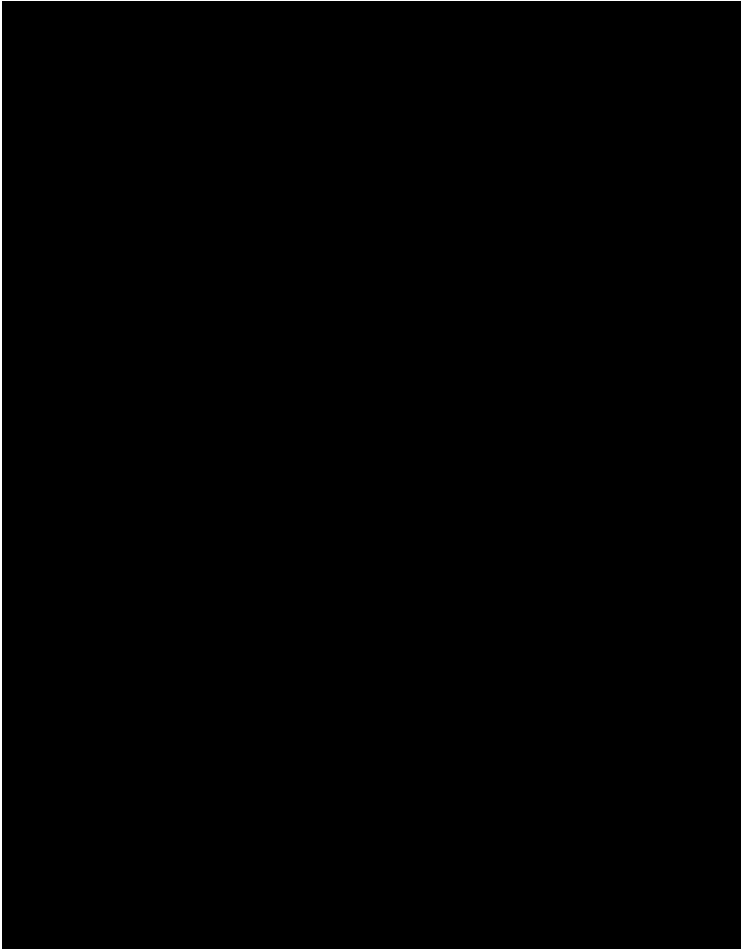


PL. 18. LES POIRES.
PEARS.
DIE BIRNEN.
LE PERE.
LAS PERAS.



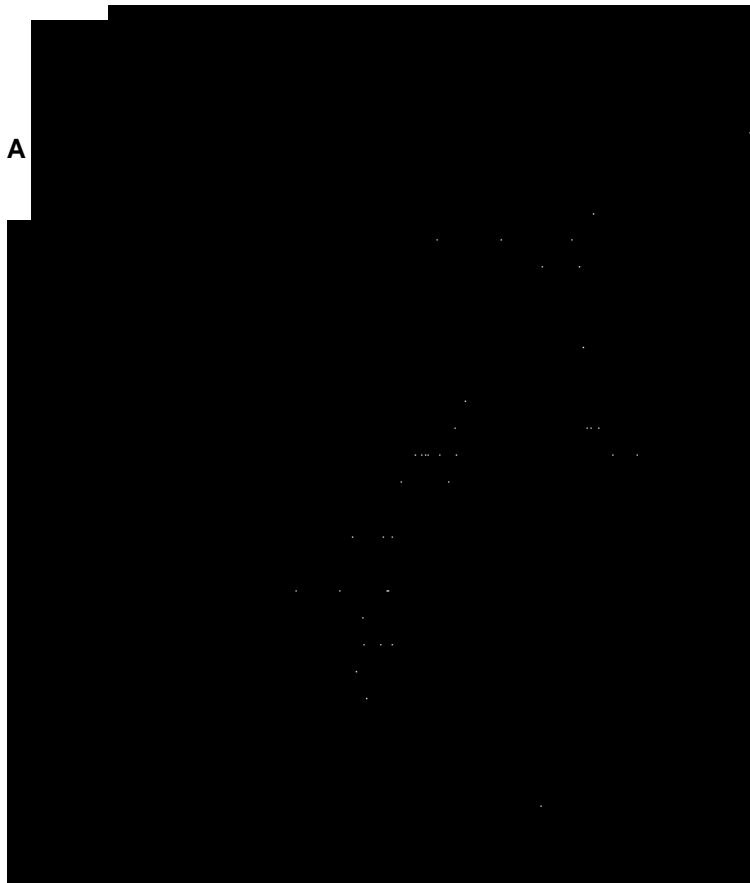
**PL. 19. LE FACTE I R ROULIN.
ROULIN POSTMAN.
DER BRIEFTRAGER ROULIN.
IL PORTA-LETTERE ROULIN.
EL CARTERO ROULIN.**



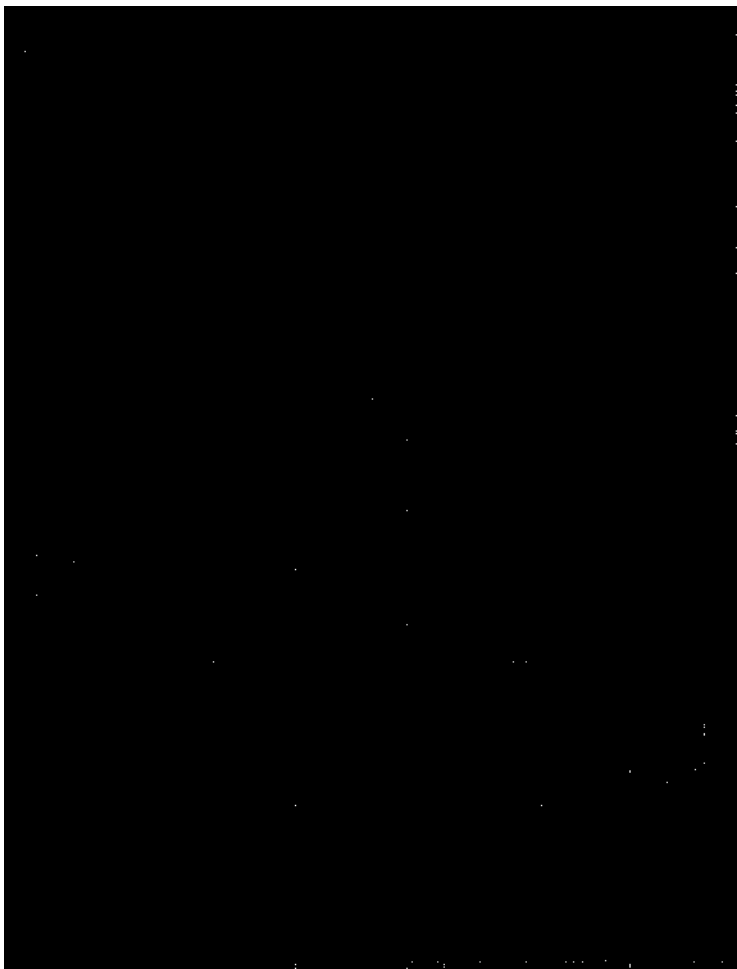


ML. 21. L'ARLESIENNE.
WOMAN OF ARLES
DIE ARLESIERIN .
L'ARELIENESE.
LA ARLESIANA.

A



PL. 22. FLECR.
FLOWERS.
BLUMEN.
FIORI.
FLORES.



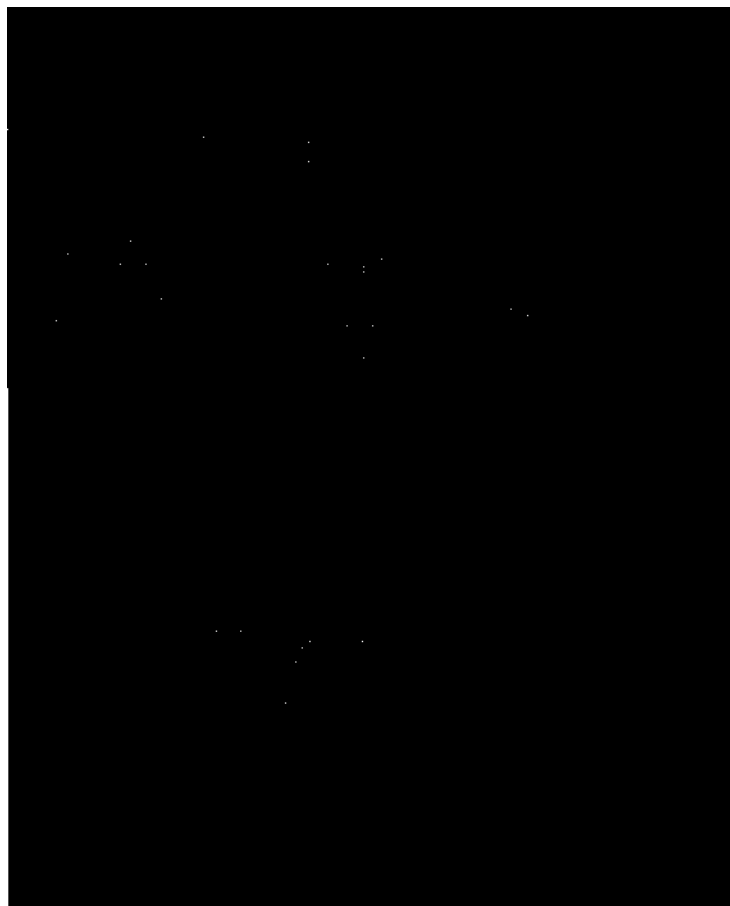
PI., 23. LA BECEUSE.

WOMAN ROCKING A BABY.

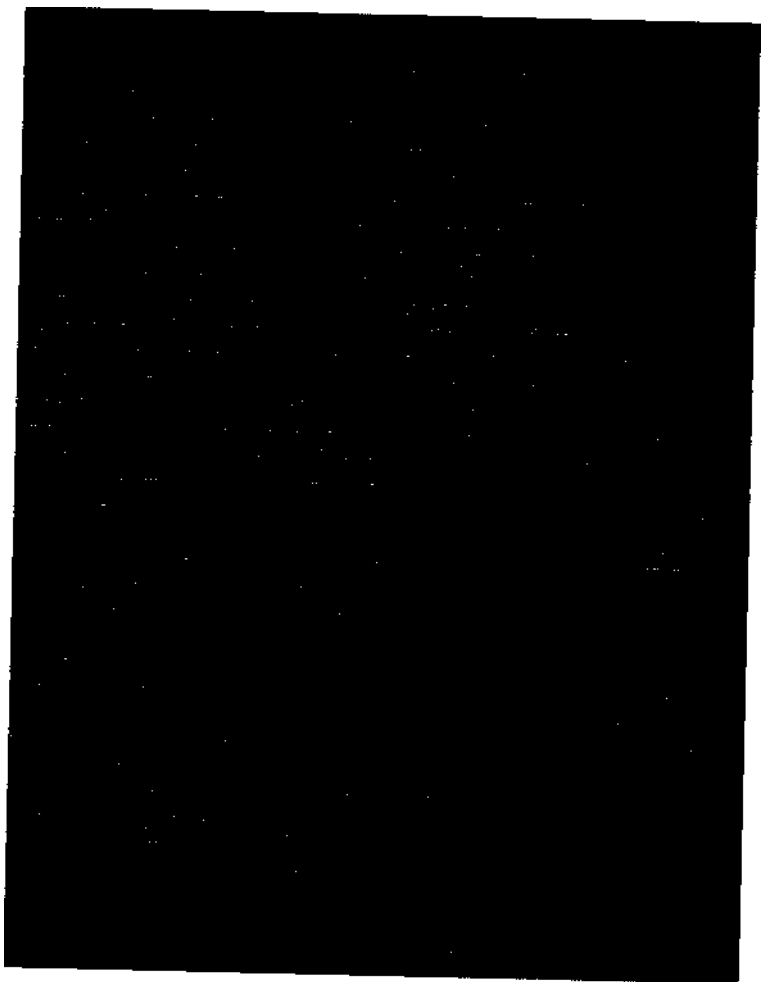
WIEGENFRAU.

LA CULLATRICE.

MUJER MEZCANDO UN NIÑO.



VAN GOHH'S BMDROOM.
DAS ZIMMER VON VAN GOGH.
LA CAMERA DI VAN GOGH.
LA CUARIO DE VAN GOGH.



STILL LIFE WITH A COFFEE-POI.
STILLEREN, DIE KAFFEERANNE..
NATURA MORTE ALLA CAFETIERA.
NATURAIFZA MUTRIA

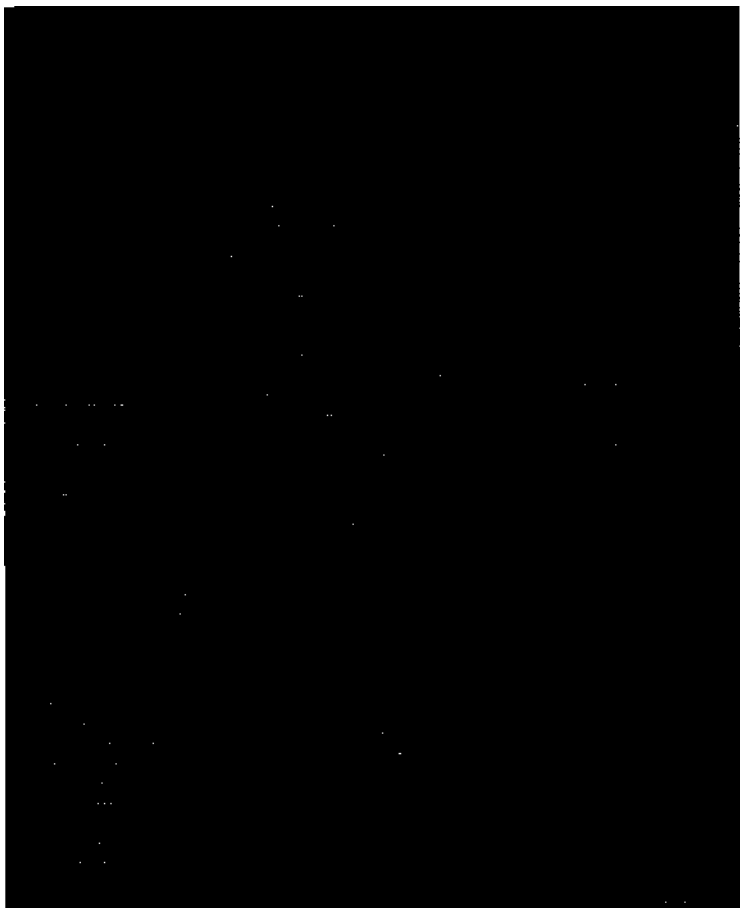


PL. 26. LA PROMENADE DES TOMBEAUX.
THE GRAVES-WALK.
DER SPAZIERWEG BEIN DEN GRABERN.
LA PASSEGGIATA DEI SEPOLCRI.
EL PASEO DE. LOS TUMULOS.

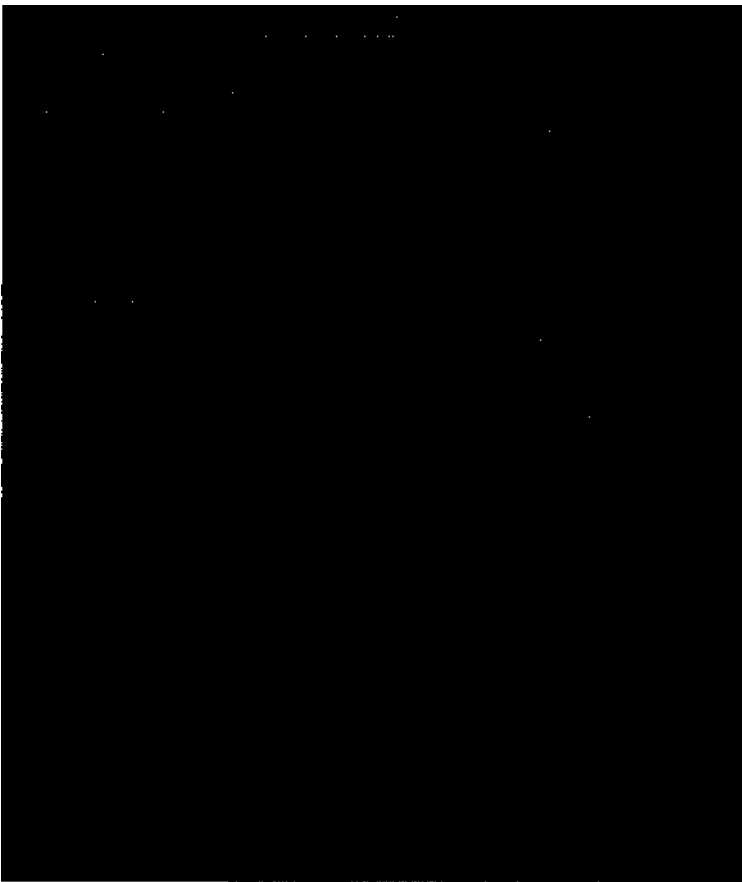


THE SAND BOATS.
DIE. SANDSCHIFFE .
LA BARCHE DI SABBIA.
LAS BARCAS DE. ARENA.

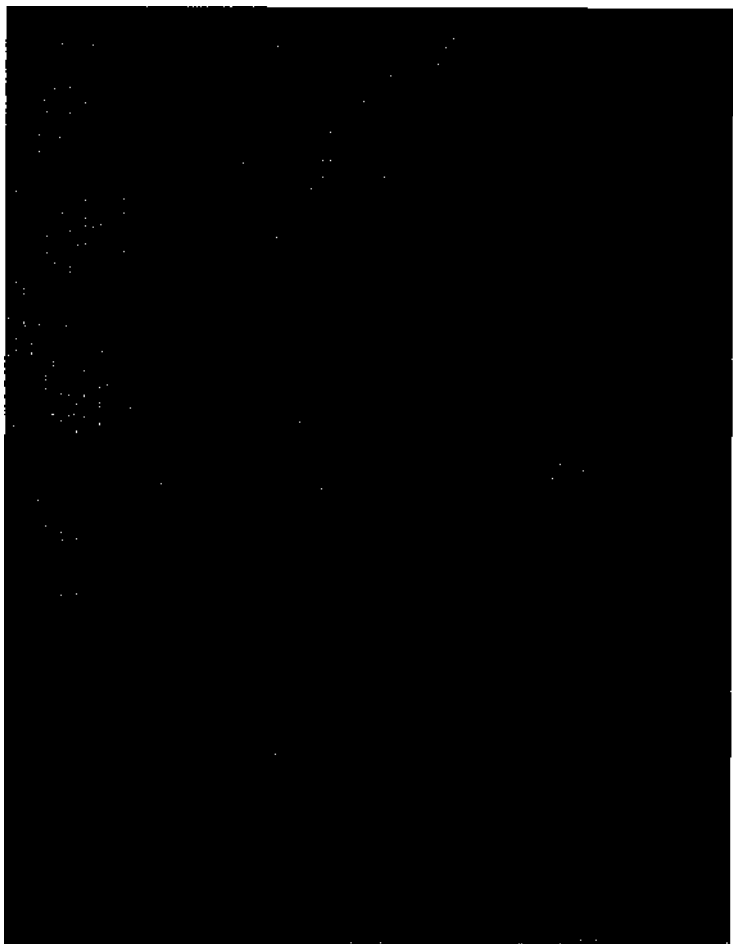
THE KID WITH A SOLDIER'S CAP.
DER KNABE MIT DER MUTZE.
II. MON ELLO COL. BERETTO.
MUCHACHO CON UN KEPI.



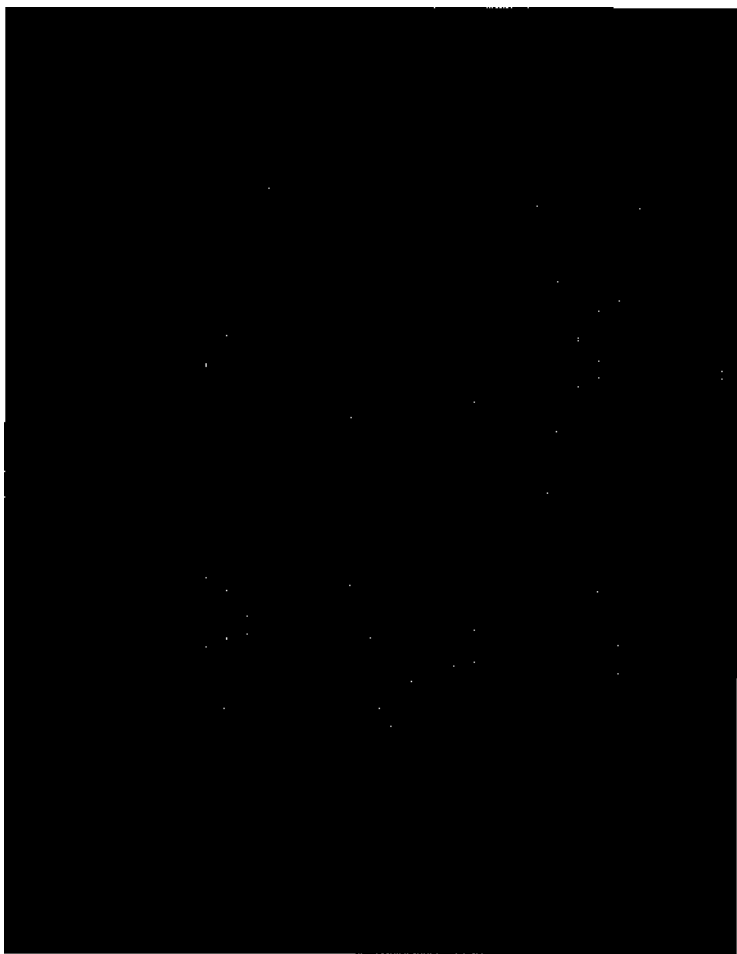
THE FARMER WITH A BROAD-BRIM.
DER BAUER MUI DFM GROSSEN HUT.
IL CONTADINO COT. GRANDE CAPPELLO.
EL CAMPI CON BN GRAN SOMBRIR



PL. 30. LES VIGNES ROUGES.
THE RED VINE YARNS.
DIE ROTEN WEINREBEN.
LE VIGNE ROSSI .
LAS VINAS ROJAS.



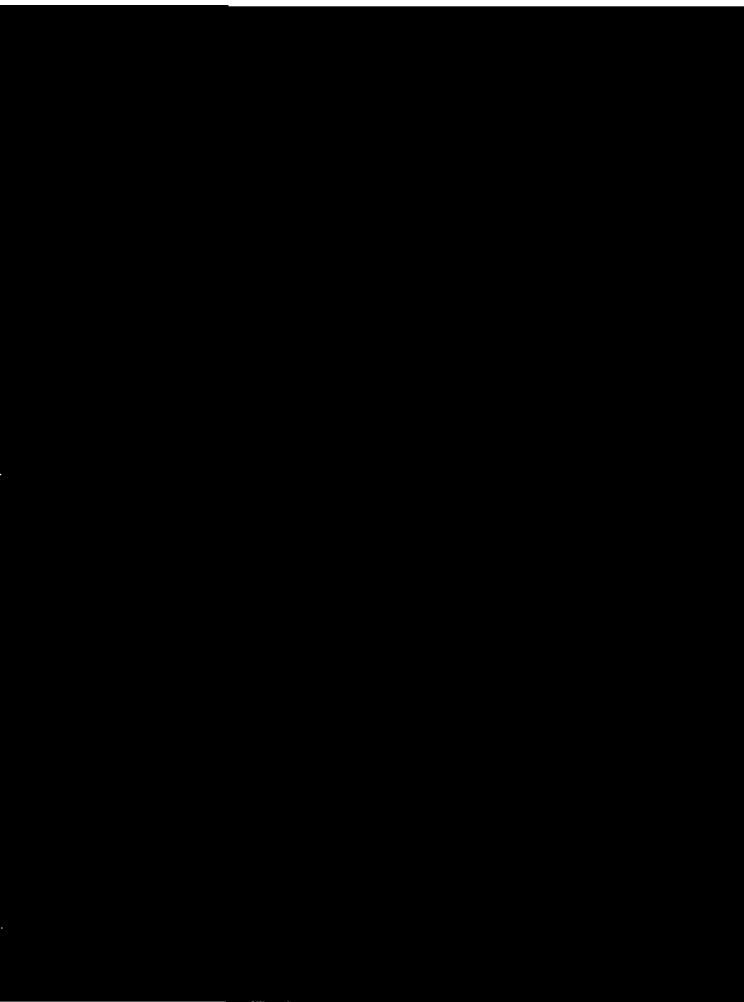
PL. 31. NATURE. MORTE. A LA PIPE..
STILL LIFE WITH A PIPE.
STILLEBEN, DIE PFEIFE.
NATURA MORTA ALLA PIPA.
NATURALEZA MUERTA (LA PIPA).



**THE LANDSCAPE PAINTER.
DER LANDSCHAFTSMALER.
IL PITTORE DI PAESAGGIO.
IL. PIN TOR BE PA ISAJES.**



PL. 33. PAYSAGE .
LANDSCAPE.
LANDSCHAFT.
PAESAGGIO.
PAISAJE,



PL, 34. LE TRONC.
TREE TRUNK.
DER BAUMSTAMM.
IL FRESCO.
EL TRONCO.

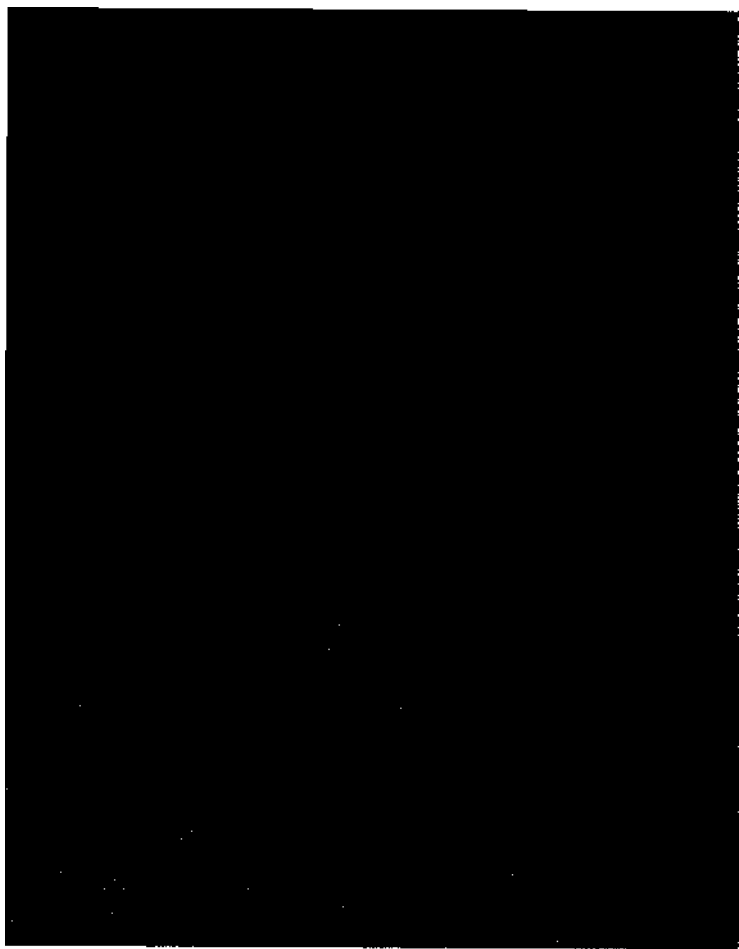
PL. 35. TOURSESOLS.
SUNFLOWERS.
SONNENHLUMEN.
I GIRASOLI.
LOS TORNASOLES.



PL. 36. LE RAVIN.
THE RAVINE.
DIE SCHLUCHT.
LA FRAN A.
EL BARRANCO.



PL. 37. L'INFIRMLRIE. DE LA MAISON DES DOUS.
SICK-WARD AT THE ASYLUM.
DAS LAZARETT IM IRRENHAUS.
L'INFIRMERIA DEL RICOVERO DEI PAZZI.
LA ENFERMERIA DE LA CASA DE LOS LOCOS.



**PL. 38. DOCTEUR GACHET.
DR. GACHET.
DOKTOR GACHET.
DOTTORE GACHET.
EL DOCTOR GACHET.**



PL. 30. PROFIL DE JEUNE PILLE.
GIRL IN PROFILE.
PROFILRILD EINES JUNGEN MADCHEN.
PROFILO DI SIGNORINA.
PERFIL DE JOVES.

